

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DE CES ATOMES QUI OSCILLENT ET EN OSCILLANT ME RÉCHAUFFENT
SUIVI DE
UN SATELLITE LA NUIT

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ(E)
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
FANNY BROSSARD-CHARBONNEAU

OCTOBRE 2025

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Écrire un mémoire n'est pas qu'une question d'écriture, mais de temps. Je remercie toutes ces présences qui ont rythmé ce temps.

D'abord, mes ami·e·s et ma famille : vos idées, vos manières d'être et d'agir me transforment de rencontre en rencontre. C'est cette transformation que je tente de tracer ici.

À mon appartement au bord du (boulevard) Saint-Laurent : mon refuge agité.

Merci à Philippe Charron pour l'accompagnement libre et décalé. En te situant quelque part entre la théorie rigoureuse et l'expérimentation formelle, ton approche est à la fois poétique et intellectuelle – une combinaison qui me ressemble.

Merci aux professeur·e·s et aux collègues qui ont croisé mon chemin lors de ces trois années aux cycles supérieurs. Le 4^e étage du pavillon Judith-Jasmin est une famille (éparpillée, mais une famille tout de même).

Finalement, merci à cette sphère qu'on appelle la Terre. J'y vis, mais au final, j'en connais très peu. Ce texte est une tentative de rapprochement. En écrivant ce mémoire, je crois m'en être rapprochée d'un petit millimètre.

*À tout ce qui vit,
et en vivant,
soutient ma vie.*

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
RÉSUMÉ	v
DE CES ATOMES QUI OSCILLEN ET EN OSCILLANT ME RÉCHAUFFENT	1
Certaines sources	64
UN SATELLITE LA NUIT	66
Un objet qui objecte	70
Multiplier les angles	72
Du terrain à la pensée au terrain	75
Veiller-sur	79
Un réseau, entre stabilité et mouvement	82
God-trick	85
L'anti-conquête	87
Ce qui circule dans la médiasphère	90
Ce qui importe	91
Une gloutonnerie non réglementée	96
Apprendre à voir	100
Une alliance entre arts et science	104
La théorie des versions des mondes	105
Organiser les mondes possibles	107
La littérature est un catalyseur d'attention	110
Un pullulement d'alliances hybrides	112
Réemployer les données	116
Un réseau aux tonalités propres	118
Hiatus et silence	119
Catégories et airs de famille	120
Le problème du plus grand cercle vide	123

RÉSUMÉ

Ce projet en recherche-création littéraire se situe quelque part entre le satellite et l'antenne : l'écriture devient ici une sonde qui observe la planète Terre à l'échelle micro, puis macro ; dans une perspective intime, puis scientifique ; ou plutôt, dans une perspective à la fois intime *et* scientifique. C'est dans cette interdisciplinarité entre arts et science que se loge l'intention de ce projet : en flouant les frontières entre *sensibilité* et *savoir*, ce mémoire cherche à *rapprocher les mondes*, et ainsi, être un peu plus outillé dans la manière de les percevoir – ces mondes – et d'interagir avec eux.

Le volet création *De ces atomes qui oscillent et en oscillant me réchauffent* consiste en la mise en réseau d'éléments hétérogènes récoltés à même le quotidien ainsi qu'à partir de matériel à caractère scientifique (plus spécifiquement, à partir de données issues du réseau satellitaire artificiel disponible en ligne). Construit en bribes, ce réseau s'apparente ici à un répertoire non exhaustif de ce qui a attiré mon attention tout au long de l'expérience d'écriture, que ce soit en marchant attentivement dans la ville, en parlant avec mes ami-e-s, ou en naviguant sur internet. Tel un satellite qui se déplace autour de la Terre en faisant varier les points de vue, le texte circule entre différents systèmes symboliques, pratiques, croyances, formes de vie, modes d'existence, échelles et régimes de vérités. En les faisant cohabiter au sein d'un même texte, l'intention est de mettre en lien des choses qui, a priori, ne semblent pas liées. Après tout : toutes ces choses appartiennent à un même écosystème, aussi vaste soit-il : la Terre. En se connectant au satellite, l'écriture cherche à faire de l'ordre dans ce flux d'informations en se liant à plus grand, à plus vaste, mais aussi à ce qui se situe tout proche : l'amitié, les couchers de soleil au parc, les inconnus qui circulent dans la ville, les insectes, l'appartement.

Le volet essayistique *Un satellite la nuit* découle quant à lui de l'apparition d'un petit point blanc observé dans le ciel noir d'une forêt profonde. Cette apparition consiste en le point de départ d'une réflexion sur le réseau satellitaire : une science en pleine expansion qui – si elle dit vouloir *connecter le monde entier* – semble plutôt favoriser de multiples brisures. En s'intéressant aux rouages, aux biais et aux effets de ce réseau technocapitaliste, il devient possible de proposer un réseau alternatif : un réseau littéraire, qui se base – entre autres – sur la théorie de l'acteur-réseau (Latour), les théories du care (Laugier), la théorie des mondes possibles (Goodman) et l'importance de repenser nos politiques attentionnelles (Citton, Morizot, Zhong Mengual).

Mots clés : satellite, réseau, écriture, quotidien, Terre, attention, soin, arts-sciences

**DE CES ATOMES
QUI OSCILLEN
ET EN OSCILLANT
ME RÉCHAUFFENT**

[...] je me trouve en ce moment dans une situation qui me permet de consacrer une bonne partie de mon temps à voir tout ce qu'il m'est possible de voir, et à tenter de mettre tout ça en ordre.

Annie Dillard,
Pèlerinage à Tinker Creek

Si ce texte était un dessin, je commencerais par tracer une fine ligne verte au bas de la page en guise de sol, puis, une fine ligne bleue en haut de la page en guise de ciel. Il y aurait un cercle jaune dans le coin droit, et, au centre, un brouillon multicolore. J'aurais du pastel gras partout sur les doigts, sur les vêtements, sur mon visage. La couleur recouvrirait mes traits.

En marchant sur le trottoir, je m'attarde aux visages. Certains sont creusés par le froid, le temps, l'ennui, la consommation. Les peaux sont rougeâtres, trouées, plissées. D'autres semblent préservées comme si elles n'avaient jamais expérimenté ni le soleil, ni le vent, ni la fatigue. Les vécus façonnent les visages comme les mers sculptent les plages : en y creusant des sillons ondulés. C'est si intime, je m'en détourne.

Le sol fait face au ciel et le ciel fait face au sol. J'essaie de saisir ce qu'il y a là, dans l'intervalle.

Un visage fait face à un autre visage. J'essaie de saisir ce qu'il y a là, dans l'intervalle.

il y a :

les ondes

les rêves

des rayons X

les déserts

des météores

le chloroplaste

l'orge

des satellites

des particules d'eau

des spectres

les orchidées

les gouffres

les océans

nos vélos

l'aluminium

les cicatrices

des pêches

des cristaux

des microbes

des cyclones

les cellules

les œufs

les rats

des images

les araignées

de l'argent

le phragmite

le Soleil

les saumons

la musique
les voitures
les vagues
des aurores boréales
des glaciers
les commis d'épicerie
les bélugas
les auras
les rayons gamma
les nuages
la foudre
des gazes
des gâteaux
des manchots
les phéromones
l'hélium
les tortues géantes
des théories
les rivières
les couleuvres
les couleurs
les amies
les montagnes
les baleines noires
le plasma
des salamandres
des sédiments
des gratte-ciel
les yeux
la poussière
les ions

les caribous
les antennes
les archipels
des voisins
des vertèbres
des vêtements
des rayons ultraviolets
des parasites
du pétrole
Neptune
le sang
les mots
des pylônes électriques
les avions
les téléphones
des vignes
des phrases
les éboueurs
les bourdons
l'avoine
les molécules
les mélèzes
les ovules
les papillons
la Lune
les colibris
la poussière
des antennes
le pain
l'atmosphère
des pensées

La pensée n'est pas une voix qui résonne dans la tête, mais une oscillation qui se trouve à fois dans la cellule des végétaux, l'aluminium, la formation d'un orage. Une chaleur qui circule d'un corps à un autre. Oui voilà : la pensée est une onde qui ondoie et en ondoyant, transforme la matière, façonne les vagues, donne aux objets leur couleur, entrechoque les particules dans l'air jusqu'à créer des sons.

L'onde touche à tout ce que j'aime : l'eau, la lumière, la musique.

Les formes témoignent de différentes pensées. Une dune : celle de la dynamique des vents. Les galeries d'une termitière : de l'organisation sociale des termites. L'anse d'une tasse : d'une invitation à boire le café. Une anse, c'est aussi une baie peu profonde. La température y est souvent plus chaude. La vie marine y est riche. Un autre genre de pensée.

En s'allumant une cigarette, un ami me dit *les fleurs ne pensent pas. Les tournesols ne se tournent pas vers le soleil parce qu'ils « pensent », mais parce qu'ils sont attirés par la lumière. C'est une réaction biochimique.* Et si *penser* consistait à tourner le visage vers ce qui vitalise ? L'abeille suit les rayons obliques d'un rayon ultraviolet pour faire son chemin jusqu'à la talle de fleurs ouvertes. Certains oiseaux migrateurs retrouvent leur chemin vers le Nord grâce aux capteurs magnétiques qu'ils ont dans les yeux. Leur guide : l'horizon verdoyant des pôles.

Le ciel n'est pas bleu, mais saturé de lignes multicolores. Quand une personne me parle d'une chose que je ne suis pas en mesure de saisir, je me déplace légèrement à l'intérieur de ma croyance. Souvent, la chose finit par apparaître, comme ces images en trois dimensions qui se détachent d'une surface plane. D'autres fois, j'ai beau essayer jusqu'à m'en briser les yeux, je ne vois rien d'autre qu'un motif abstrait et opaque.

Sur la colline du parc près de chez moi, les corps se rassemblent face au soleil. Quand ils ne se connaissent pas, ils conservent une distance polie les uns avec les autres. Sur l'étendue gazonnée, la composition se crée très organiquement. Orientés dans la même direction, les corps restent immobiles en suivant des yeux la progression du cercle parfait. Le silence est feutré, comme si le ciel absorbait chaque son. Quand l'astre tombe de l'autre côté, un vent froid et mauve disperse tout le monde. C'est souvent quand il n'y a plus personne que les couleurs du ciel sont les plus vives.

Quand j'ai soif de lumière, j'ai le réflexe de diriger mon regard vers le Soleil, comme si la lumière jaune, en léchant ma rétine, me lavait toute entière. Puis, en me détournant de la source lumineuse, je me rends compte que ce qui éveille réellement ma vision, c'est le pigment rouge de la brique, les épines vert forêt d'un grand pin. (Si j'ai soif de lumière, j'ai faim de couleurs).

À l'épicerie, choisir la pêche la plus colorée. La manger assise sur le trottoir, au soleil. Les rayons réchauffent ma peau. C'est très bon.

Même si le Soleil semble briller avec constance, il traverse des cycles de onze ans. Son activité ne prend pas la forme d'une droite, mais d'une vague. Au sommet d'une courbe, son activité est si intense que des tempêtes solaires se déclenchent à la surface de l'étoile. Des éruptions de plasma vont jusqu'à former des anneaux de feu qui s'étirent dans la couronne solaire avant d'être ravalés par la masse dans un silence sourd. Une énergie qui se nourrit de sa propre énergie. Tout ça ne peut que m'exploser au visage.

Ce qu'il reste d'une tempête solaire après l'éruption, ce sont des taches noires à la surface de l'étoile. Après une période stressante, une amie soigne les cicatrices d'une éruption cutanée. Sur chaque marque, elle applique une huile végétale riche en vitamine E. Quand elle se rend à un rendez-vous important, elle applique un peu de fond de teint. Plus ça arrive, moins elle semble s'en soucier.

De cycle en cycle, une étoile gagne en intensité, jusqu'à s'effondrer sur elle-même et devenir un noyau d'hélium qui explose en brûlant toutes les planètes du système solaire sur son passage. Après le ravage, l'étoile se contracte en une naine blanche : une petite boule très chaude qui refroidit lentement, sur des milliards d'années, jusqu'à devenir une naine noire : une petite boule froide et calcinée. À partir de là, seulement, peut-on dire d'une étoile qu'elle est morte.

J'ai déjà entendu que le désir n'était pas un manque, mais un surplus d'énergie. Une claustrophobie sous la peau. Certains jours, le sang pulse contre mes tempes, mon ventre, mes yeux, comme si l'énergie accumulée n'en avait pas assez de mon corps, qu'elle manquait d'espace, cherchait à en sortir. Quand cette énergie me prend, mon corps devient très chaud. Je ne sais pas si je qualifierais cette brûlure de désir, mais je sais qu'elle est le signe d'une saturation qui nécessite extériorisation, déferlement.

Les capteurs de certains satellites parviennent à voir au travers des nuages aux moyens de caméras infrarouges. Ils scrutent la Terre, à l'affût des sources de chaleur. À l'écran, nos corps de mammifères s'apparentent à des taches rouges et difformes. La zone autour de nos cœurs est la plus dense.

Tout ce qui vit est chaud. Ça peut paraître évident, mais je l'oublie souvent, puis, en mettant ma tête dans la fourrure d'un animal, ça me revient. J'y reste un temps.

Ce n'est pas vrai : tout ce qui vit n'est pas chaud. Le sang des reptiles est froid. Ils ne produisent pas de chaleur, mais ils la cherchent. De temps à autre, la nuit, une couleuvre dort sur mon ventre, entortillée sur elle-même. Elle me regarde de ses petites billes noires et luisantes. Sa peau était fraîche : je la réchauffe et elle me refroidit.

Réciprocité : échange simultané et équivalent d'actes et de sentiments entre deux êtres. Interactions mutuelles et équilibrées. Relation qui implique autant de donner que de recevoir.

Le bourdonnement de certains pollinisateurs émet une telle vibration qu'il libère le pollen des anthères (organe sexuel mâle de la fleur), qui se colle au pistil (organe sexuel femelle de la fleur). Le gamète mâle contenu dans le pollen descend dans le tube du pistil, jusqu'à l'ovaire. L'ovule fécondé devient un fruit. Pour favoriser la pollinisation des plants de tomates dans les zones pauvres en pollinisateurs (mon balcon au bord d'un boulevard, par exemple), je lis sur un blogue quelconque qu'on peut remplacer la vibration de l'insecte par celui d'un jouet sexuel. Je sors mon vibreur.

L'orchidée est hermaphrodite, c'est-à-dire qu'elle détient les deux organes sexuels, mâle et femelle. Elle s'est développée ainsi pour survivre dans les milieux arides, comme les déserts. Elle peut ainsi survivre et se reproduire sans insectes ni semblables. Je m'occupe très peu de mon orchidée. Quand elle produit un bourgeon, j'observe la progression d'heure en heure. Un matin : l'organe se déploie et bouleverse ma journée.

Alors que nous roulons en vélo, une amie s'arrête, débarque de sa monture et marche vers un arbuste. Elle tâte un bourgeon. *L'année dernière, j'ai touché le même bourgeon tous les jours en revenant chez moi, et c'est le premier à avoir donné une fleur. C'est une expérience sur le soin.*

Dans certains déserts, des fissures profondes se rejoignent jusqu'à créer une mosaïque de polygones terreux. Je lis qu'on appelle ces fissures des *fentes de retrait*, parce qu'elles se forment quand les toutes dernières particules d'eau se retirent du sol : une évaporation qui fait remonter un petit jus laiteux et opalescent à la surface. Je me demande ce que goûte cette substance, ce qui m'arriverait si je le buvais. J'imagine ressentir le même effet qu'en prenant certaines drogues : une lucidité (de celle qui précise la forme des objets ; leur poids et leur mesure).

Les rares fois qu'il pleut dans ce genre de désert, l'eau s'infiltré au creux de ces fentes. De petites fleurs mauves éclosent alors par milliers, une floraison qui ne dure que quelques heures. Momentanément, les insectes, les oiseaux et les animaux reviennent, puis s'évanouissent en même temps que les fleurs. Une hallucination.

Les colibris se laissent attirer par la couleur rouge. Ils savent que plus la couleur est dense, plus le nectar sera sucré. Une journée d'été, alors que je suis vêtue de rouge de la tête aux pieds, un colibri à gorge rubis s'immobilise à la hauteur de mon visage. Ses ailes battent si rapidement dans l'air que je ne les vois pas, mais je les sens : elles soufflent un vent délicat sur mon visage. Nous nous faisons face un moment, puis il s'en va. Je ne suis pas une fleur, c'est évident.

À l'épicerie, une femme aux cheveux orange porte un manteau orange, des pantalons orange et une écharpe orange. Son visage est parsemé de taches de vieillesse. Entre ses mains, la chair orangée d'un saumon enrobée dans une pellicule de plastique.

Sous l'eau agitée de la rivière, une roche scintille plus que les autres. Une saumone la polit de ses écailles argentées. Elle y pond des œufs par milliers. À ce stade-ci, l'organisme ressemble à un point noir dans une gelée translucide. La substance de cette gelée est collante. Les œufs collent sur la surface de la roche. Ceux qui n'y adhèrent pas dévalent le courant et s'échouent sur les berges, là où ils sont mangés par les tortues géantes et les grands hérons.

Le premier organe à se former dans l'œuf d'un poisson est un œil. Au travers la gelée, l'œil observe tout autour de lui. Des bulles et des particules brunâtres tourbillonnent à une vitesse folle. L'œil tourne dans tous les sens, jusqu'à l'étourdissement.

J'aimerais aller me baigner dans une rivière aujourd'hui, mais le gouvernement recommande de ne pas sortir de chez soi en raison de la fumée des feux de forêt. Par la fenêtre, les détails se perdent dans un nuage jaunâtre. Sur l'écran, je vois apparaître un point orange, deux points orange, d'innombrables points orange. Ils oscillent. Certains sont si massifs qu'ils avalent les plus petits points autour d'eux. Je m'imagine chaque hectare, ce qu'il abrite : colibris, hérons, tortues, salamandres, saumones, couleuvres, fleurs, insectes, pins, mélèzes. Je sors sur le balcon. Prends une grande inspiration.

En tournant le coin d'une rue, je tombe sur une personne âgée étendue au sol. Trois adolescentes l'encerclent : l'une est assise par terre et supporte le corps affaibli contre son dos. Une autre stabilise la tête entre ses mains en flattant ses cheveux blancs. La troisième agite un journal pour lui apporter un peu d'air en appelant les secours.

Il m'arrive d'aller dans le parc en face de chez moi avec un petit sécateur. Je trouve un mélèze : je le reconnais aux petites boules qui parcourent ses branches et ses aiguilles qui, l'automne, deviennent orangées avant de tomber. Je coupe quelques tiges. À la maison, je les trempe dans l'eau bouillante une quinzaine de minutes. Le liquide prend une teinte ambrée. Un petit médicament qui apaise l'inflammation.

Sous l'effet de la chaleur, les particules se dilatent. Elles prennent plus de place. Résultat : nos veines se gorgent de sang, nos pieds enflent, l'atmosphère gonfle, gonfle, gonfle, puis éclate.

À partir de l'espace, la délimitation de la Terre n'est pas nette, mais enrobée d'une vapeur bleutée. Dans la durée, on peut remarquer que la couche gazeuse se gonfle puis se dégonfle dans un mouvement qui me rappelle celui d'une poitrine. Est-ce que je peux dire que l'atmosphère respire ? Peu importe, je le dis : l'atmosphère absorbe l'oxygène relâché par la flore, puis le souffle ailleurs, sous forme de vent. Elle se gorge de particules d'eau qu'elle relâche ensuite sous forme de pluie. Elle emmagasine les rayons du soleil, puis se refroidit. L'atmosphère exerce un mouvement de va-et-vient qui permet la vie et puisqu'elle vit, déborde constamment des limites censées la contenir.

Si une ligne théorique a été inventée pour marquer la fin de l'atmosphère, l'atmosphère n'a pas de fin : elle se désagrège imperceptiblement dans l'univers jusqu'à s'évanouir.

En tournant autour du Soleil, la Terre laisse derrière elle une traînée d'atomes, un peu comme la limace trace sur le sol une ligne à la substance visqueuse et brillante ou bien comme le corps laisse derrière lui des cellules mortes qu'il ramasse ensuite au porte-poussière. Les limites ne sont pas nettes. Nous débordons de nos peaux.

Autour des corps gravitent toutes sortes de molécules. Plus on s'en approche, plus les molécules sont concentrées. Une aura qui n'a pas de couleur, mais une odeur : savon à l'orange, l'air vicié d'un appartement aux fenêtres fermées, détergent bon marché, l'odeur de la neige.

Une molécule consiste en la plus petite quantité de matière pouvant exister à l'état libre. Elles sont si légères, qu'en inspirant, on inhale l'autre, l'intègre à soi.

En finissant son verre de vin, une amie me dit *j'ai su que je ne l'aimais plus quand son odeur a commencé à me déranger.*

Alors que je lis sur un banc de parc, une personne aux iris légèrement dorés s'approche de moi : *Autour de toi flotte une lumière mauve. Ça veut dire que tu es connectée aux rêves, à l'univers et aux énergies invisibles. Tu es empathique, tu ressens la vibration des autres corps, que tu accumules en toi. Mais fais attention. Le gouvernement se sert des ondes pour infiltrer ton inconscient. La nuit, ils contrôlent tes rêves, te mettent des idées dans la tête. Fais attention.*

Étymologie d'*aura* : air en mouvement, brise, vent délicat, ni trop fort ni trop faible, qui soufflent avec régularité (comme les alizés)

La plus basse température qu'il est possible d'atteindre est $- 274,15$ degrés Celsius. Il s'agit du zéro absolu. Mais cette référence aussi n'est que théorique : pour atteindre le zéro absolu, il faudrait que l'espace soit complètement dépourvu d'atomes, or, un atome flotte ici et là, aux trois kilomètres. Leur oscillation réchauffe l'espace de quelques millièmes de degrés, rendant cette marque du $- 274,15$ degrés Celsius impossible à atteindre.

La théorie est souvent inexacte. Il faut la prendre non pas comme une vérité, mais plutôt comme un repère vers lequel une tentative de vérité se tend. On peut aussi voir la théorie comme un cadre qui cherche à cadrer une chose qui ne fait jamais précisément la grosseur dudit cadre. Aucune théorie n'est faite sur mesure : elle agit plutôt à titre de mesure (comme la tasse à mesurer dont on se sert pour cuisiner un gâteau).

L'atome est si petit qu'il ne s'observe pas. Il ne ressemble à rien que les yeux connaissent, que l'esprit connaisse. L'atome n'a ni forme ni couleur. Les schémas que l'on en fait ne servent qu'à nous aider à nous le représenter, à nous faire à l'idée que le monde entier est constitué d'une substance qu'on ne voit pas, que nos corps sont composés majoritairement de vide.

Ces bribes sont des atomes que j'étale sur les pages. Il me semble que chaque brise détient un même noyau, noyau que je ne saurais nommer. Et en même temps, chaque brise tente de le cerner.

J'atteins le noyau de la pêche, le fais tourner dans ma bouche. Quand j'en ai assez, je le crache au loin. Imagine qu'un arbre fruitier poussera là, dans le terre-plein, au milieu des voitures.

En observant la feuille d'un arbre de très près, de petites ridules apparaissent. Sa texture s'apparente à la surface d'une main. La feuille détient un épiderme, une fine peau qui protège les cellules végétales. Chaque cellule végétale contient un chloroplaste. Je lis que le chloroplaste est *une petite usine à oxygène* et je me dis que le trouble se situe très profondément dans le langage. Une vidéo youtube donne à voir l'animation d'une chaîne de montage qui transporte des boules vertes sur un tapis roulant. Un laser censé représenter la lumière du Soleil les pulvérise, libérant une vapeur qu'on encapsule. Je préfère penser au chloroplaste comme une enveloppe poreuse qui contient un pigment d'un vert profond. Au contact de la lumière, le pigment sécrète un sucre qui circule dans tout l'arbre, répare les tissus, assure sa croissance, nourrit le pic-bois, produit graines et fruits.

En feuilletant un recueil de poésie, je lis : *la forêt n'est pas verte sauf dans notre cerveau*. Je souligne.

Le sang fait le tour du corps en une minute. À chaque passage, le sang afflue dans les tissus, les nourrit, coagule les plaies, élimine les déchets. À force de passer et de repasser au travers des mêmes organes, les globules s'usent et se dégradent. De nouvelles cellules sanguines se créent dans la moelle osseuse. Quand elles sont prêtes, elles intègrent la circulation sanguine, se jettent dans le plasma.

Une infirmière serre mon biceps à l'aide d'un élastique bleu. Ma veine se gonfle. L'aiguille tente de la percer, mais la veine se déplace. Quand elle y parvient enfin, un liquide rouge foncé coule dans la fiole. Si mon propre sang m'est opaque, d'autres sauront y lire quelque chose. L'infirmière colle une petite ouate blanche sur ma veine. Un nuage.

Le pic-bois cogne son bec contre l'écorce, jusqu'à percer la veine et se délecter de la sève. Un colibri lui tourne autour. Quand le pic-bois est rassasié, le colibri prend sa place. Le pic-bois ne défend pas son repas : il y en a assez pour tout le monde.

Commensalité : organisme qui vit et se nourrit auprès d'un autre en profitant des restes de ses repas, sans lui nuire.

La substance du plasma sanguin n'est pas rouge, mais dorée. Le plasma, c'est aussi le quatrième état de la matière après liquide, gazeux et solide. Le soleil, la foudre, les aurores boréales, les nébuleuses, la queue des comètes sont des formes de plasma. Le plasma, c'est tout ce qui brille.

En soufflant jusqu'ici, le vent solaire excite les ions, les électrons et les protons de la magnétosphère, les teintant d'une couleur mauve et verte. Quand on dit d'une aurore boréale qu'elle danse, c'est vrai : une énergie vive circule entre les particules. Elles ne tiennent pas en place.

En ville, la pollution lumineuse m'empêche de voir les phénomènes célestes comme les pluies d'étoiles filantes, la traversée d'une comète ou une vague d'aurores boréales. En vivant ici, j'ai l'impression de passer à côté de beaucoup de choses. Je tourne mon regard vers le centre-ville : dans le ciel flotte une tache verte. C'est la lueur qui émane d'une tour à bureaux. L'aurore perpétuelle d'une banque.

Dans certaines cosmogonies, les aurores boréales représentent les spectres des personnes disparues. La couleur de l'âme serait mauve et verte.

Ici entre les murs, les fjords dorment dans nos têtes. Je reste ici tout en essayant de me lier à plus grand, à plus vaste.

Chaque matin, à partir de mon lit, je regarde les avions traverser le cadre de ma fenêtre. Lourdes et aériennes, elles me font penser à des tortues de mer que je regarderais du fond de la mer. J'agite mon bras dans les airs. À première vue, il n'y a rien, puis, en me concentrant bien, discerne une forme de viscosité. Mon bras ondule comme une algue après un rocher. Est-ce que l'algue et la tortue de mer vivent dans l'eau comme je vis dans l'air, c'est-à-dire, jusqu'à l'oublier ?

La salamandre pond ses œufs dans un marécage qui lui est familier. Les petites gelées translucides s'accrochent aux algues en grappe. Pendant le développement de l'organisme, l'algue pénètre la membrane de l'œuf. Ceci profite aux deux : l'algue se nourrit de l'azote rejeté par l'œuf et l'œuf bénéficie de l'oxygène que lui procure l'algue. L'algue va jusqu'à s'inscrire dans les cellules de la salamandre. La salamandre devient algue : au contact de la lumière, elle dégage de l'oxygène. Ce que j'aime de la salamandre, c'est qu'elle se situe quelque part entre l'animal et le végétal. Elle brouille les frontières.

Symbiose : association durable entre deux êtres vivants. Union de deux choses ou personnes qui dépendent grandement l'une de l'autre. Vie commune.

Quelles vies me sont communes ? De qui est-ce que je dépends ?

Dans la rue, la chorégraphie des éboueurs est calculée et gracieuse : l'un débarque du camion en premier, ouvre le couvercle de la poubelle, empoigne le sac en plastique, le lance à l'autre éboueur qui l'attrape, le jette dans le camion, cours de l'autre côté de la rue, ouvre le couvercle de la poubelle, empoigne le sac en plastique, le lance à l'autre éboueur qui l'attrape, le jette dans le camion, etc.

Se relayer : se remplacer à intervalles plus ou moins réguliers, alterner pour assurer la continuité d'une action. (Se relayer au chevet d'un mourant. Relayer un-e collègue épuisé-e. Relayer un signal transmis par un émetteur à un autre émetteur.) Le relais ne permet pas vraiment de pause. Ou plutôt, il s'agit d'une continuité composée de multiples discontinuités. Un bon relais est efficace quand la discontinuité n'est pas perceptible, comme si le flux était si fluide qu'il s'agissait là d'un seul et unique mouvement.

D'ici haut, je vois les oiseaux migrer : de petits nuages de points se déplacent du Sud au Nord, du Nord au Sud, traçant des lignes vaporeuses sur la surface de la Terre. D'années en année, les nuées empruntent pratiquement les mêmes chemins : des itinéraires transmis de génération en génération. Les groupes sont surtout visibles vers la fin du jour, une partie de la nuit et à l'aube. À midi, quand la température est plus haute, ils se déposent dans les champs et les marécages, boivent, mangent, se reposent. Quand ils reprennent leur vol, ils reprennent leur formation en V. Après un certain temps, l'oiseau qui est en tête se décale pour laisser la place à l'oiseau derrière lui, et ainsi de suite, jusqu'à descendre jusqu'au dernier rang avant de remonter. Aucun oiseau ne dirige le cortège : diriger seul serait trop fatiguant, tout le groupe en serait affecté.

Dans le parc, un homme à la longue tresse grise passe ses journées à nourrir les oiseaux au pain blanc commercial. Tout autour de lui, on peut lire sur les pancartes *Ne pas nourrir les oiseaux*. Carouges à épauettes, canards, et bernaches le suivent partout. Il les surnomme tous par le même petit nom : *mes amours*.

En terminant sa pizza au fromage, une amie me dit *ces temps-ci, je ne trouve rien d'intéressant à lire, je ne découvre plus de nouvelle musique, tous les films que j'écoute sont génériques. Ça fait longtemps que je n'ai pas fait de nouvelles rencontres. Je ne lis pas les journaux parce que j'ai déjà lu tous les articles gratuits ce mois-ci. Toute la semaine, j'ai fait avec ce que j'avais dans mon garde-manger : pâtes à l'huile d'olive, pois chiches écrasés à la fourchette sur un bout de pita sec. Aucun intrant complexe et nouveau n'entre en moi. Je me sens comme un gros pain blanc, une mie dépourvue de tous nutriments*.

En survolant une zone agricole, les figures géométriques se succèdent : rectangles, ronds, carrés. Les lignes sont si franches qu'il est difficile de concevoir qu'il s'agit de nourriture. Parmi la très grande variété de grains, on en sélectionne quelques-uns, que l'on modifie génétiquement pour qu'ils puissent résister aux périodes de sécheresse et aux pesticides. J'ouvre le garde-manger, glisse ma main dans les grains d'orge. En observe un sous la lumière : le grain est légèrement fendu dans le milieu. Sa forme ovale est parfaitement symétrique. Dans monoculture, il y a *mono* : seul. On pourrait aussi dire : simplifié.

Mettre quelques grains d'avoine dans un sac en tissu. Le refermer en faisant un nœud. Couler un bain très chaud. Faire tremper le sac d'avoine dans l'eau jusqu'à ce qu'elle devienne laiteuse. Entrer dans le bain. Presser le sac contre la peau pour en extraire le lait. Au sortir du bain, se sentir très douce.

De l'autre côté de la rue, un homme me crie : *YOU LOOK NICE, BUT YOU SHOULD TAKE A SHOWER AND SHAVE YOUR LEGS.*

La coquille de certains grains (le blé, l'orge et le mélilot) sont parsemés de petits poils. Au bout de ces poils, des crochets leur permettent de s'accrocher au sol malgré le vent qui balaie la plaine. Ils tournent lentement sur eux-mêmes, jusqu'à tomber dans une fente, en attendant la prochaine pluie.

Mon appartement se situe au troisième étage. Une vigne pousse à la base de l'escalier en colimaçon. Son tronc a la circonférence de mon bras. Cette année, la vigne commence à atteindre mon balcon. Toute mon attention se tourne vers cette unique parcelle de verdure de la ruelle bétonnée. La vigne progresse de jour en jour en s'entortillant autour d'un nouveau barreau en acier. Un après-midi, en rentrant chez moi, je découvre que la vigne n'est plus là. Je descends jusqu'en bas de l'escalier. Le tronc a été coupé à la base. Le propriétaire a décidé d'arracher la vigne que je suivais des yeux au quotidien alors que le propriétaire, lui, je ne l'ai jamais vu.

Il y a de plus en plus de rats dans le parc. Ils habitent dans les phragmites : ces longs roseaux au bout desquels flotte une sorte de plume. Le phragmite se reproduit à grande vitesse en dominant tout ce qui pousse autour. Ici, elle étouffe les quenouilles qui bordent l'étang artificiel, mais plaît aux rats qui y grouillent comme dans un grand labyrinthe. Je regarde les rongeurs se faufiler entre les branches en imaginant qu'un jour, le monde ne sera recouvert que de phragmites. La seule espèce animale qui survivra sera le rat. La terre ne serait que grouillement.

Au coin d'un boulevard, un rayon de lumière montre à voir les particules qui flottent dans l'air. En inspirant le monoxyde de carbone, je me rappelle que le pétrole est le sang noir des formes de vie qui nous précèdent : planctons, algues et plantes jurassiques ont macéré pendant des millénaires jusqu'à devenir une substance homogène.

Les océans absorbent les rayons du soleil, le carbone, les sons. Ils se densifient puis s'évaporent. Ce qui est trop lourd pour s'évaporer coule au fond, se sédimente en couches d'archives. Chaque strate dit quelque chose de la Terre. Cette épaisseur noire, par exemple, témoigne d'une période d'activité volcanique intense sur tous les continents. Ce calcaire clair : une mer préhistorique riche en organismes. Cette couche grise qui s'effrite : l'une des grandes extinctions. Cette substance brune et gluante : le pollen des feuillus anciens.

D'entre toutes les matières, l'eau est la plus absorbante. C'est dû à l'asymétrie de sa molécule, un déséquilibre qui la fait tourner sur elle-même, infiniment.

En entrevue, une poète partage un rituel : *chaque matin, je place toute la nourriture que je vais manger dans la journée tout près d'un haut-parleur, et je fais jouer ma musique préférée. L'eau des aliments absorbe les sons, et toute la journée, je mange la musique, je deviens musique.*

Un groupe de baleines noires migre le long du continent jusque dans les eaux chaudes des Caraïbes, là où elles passent quelques mois avant de retourner de là où elles viennent pour manger du krill et se reposer dans les eaux froides. Entre les îles, elles y rencontrent d'autres familles. Les baleines qui viennent de l'hémisphère sud ne s'aventurent pas dans l'hémisphère nord et inversement. En tant que limite, l'équateur devient un lieu de rencontre entre les deux mondes. En étudiant les chants des baleines, on s'est aperçu que des familles du Nord avaient emprunté certaines mélodies aux familles du Sud. Dans les eaux chaudes, elles s'apprennent des chants.

Au bord de l'étang, une amie nous apprend un canon. La chanson raconte l'histoire d'une expédition dans le Nil qui s'est mal déroulée. Le passage a été recouvert de jacinthe d'eau : une plante aquatique qui crée des tapis de fleurs mauves. Nos voix en cascades réverbèrent sur l'eau. D'une certaine manière, l'étang participe au canon.

Dans les piscines de certains parcs aquatiques, le moteur des filtreurs est si aigu que les dauphins n'arrivent ni à communiquer entre eux ni à dormir. Certains ne remontent pas à la surface pour respirer, on les retrouve au petit matin suicidés.

Dans un bar, un gars m'explique que les animaux, contrairement aux humains, n'ont pas une conscience de soi, qu'ils ne vivent pas la dépression, n'éprouvent pas de désir, ne connaissent pas des états aussi complexes que nous, etc. En marchant jusque chez moi, flatter un chat dans la ruelle.

Aujourd'hui, la chaleur est difficile à soutenir. La piscine municipale extérieure déborde de corps. Je peine à m'y trouver une place pour me refroidir. Une sauveteuse souffle dans son sifflet et nous crie à l'aide d'un mégaphone de sortir de l'eau. D'autres sauveteurs en maillot de bain arrivent munis de gants en plastiques qui vont jusqu'aux coudes, de masques qui recouvrent l'entièreté du visage, des tabliers qui protègent leur peau nue et des chaudières de chlore qu'ils déversent dans la piscine.

Quelque part au Nord, tout près d'une mine, une rivière passe du bleu turquoise au rouge vif. Je la suis des doigts. Au fil des kilomètres, l'eau rougeâtre devient de plus en plus claire, montrant à voir la dilution des hydrocarbures à chaque nouvel embranchement de rivière, jusqu'à ce que les contaminants se dissipent entièrement, ou plutôt, jusqu'à en perdre la trace.

Pour freiner l'acidification des océans, des scientifiques déversent un produit alcalin dans la mer. On ne connaît pas encore les effets de cette expérience sur la vie marine, mais on présume qu'elle sera neutre ou positive. Pour suivre la trace du produit, on y ajoute un colorant phosphorescent. Pendant un moment, l'eau devient orange. Dans la mer sombre, les algues brunâtres s'illuminent.

Si les planctons sont difficiles à voir à l'œil nu, on peut les voir à partir de l'espace : les bancs de planctons bioluminescents créent des nuages lumineux qui dansent à la surface de la mer. Si on me disait qu'il s'agissait d'aurores boréales, je le croirais.

À la radio, apprendre qu'un troupeau de béluga qui se nourrit tout près d'une usine d'aluminium a le cancer. Sur une photo, un béluga éventré gît sur la table d'un laboratoire, entouré d'individus en sarrau blanc. Au creux d'une main rougie par le sang : une petite boule argentée.

Me réveiller pendant la nuit, avoir soif, me diriger vers la cuisine, ouvrir le robinet, boire à même le jet d'eau. Une substance métallique emplît ma bouche. Recraché. Me recoucher.

Au coin de la rue, un immeuble se fait démolir. La machinerie casse le bitume dans un martèlement strident et constant. Chaque coup fait vibrer le sol jusque dans mes os. Au fond du trou, il y a des câbles emmêlés, des tuyaux rouillés, des mares de boues rougeâtres, le ruissellement d'un mince cours d'eau. Un corps éventré.

Je rêve souvent que le sol sur lequel je marche s'effondre. Je tombe dans un trou béant au ralenti, comme si, soudain, j'étais dans l'eau. Les parois de la cavité sont recouvertes de petites bulles, qui, lorsque je les touche, se transforment en lumières qui tournent autour de moi. Je nage dans une substance brillante et vivante.

Pendant la fonte, des rivières se forment à la surface des calottes glaciaires. Des torrents turquoise creusent des sillons dans la glace, jusqu'à créer des cavités profondes. Quand un pan de glacier s'effondre dans la mer, on peut apercevoir ce réseau de galeries souterraines. C'est si intime, je m'en détourne.

En allumant la lumière du salon : tirer vers moi les rivières du Nord. Les pylônes électriques transportent l'électricité sur des kilomètres, en ligne pratiquement droite. Ces corridors, les coyotes et les loups les empruntent. Ils atteignent le sommet des montagnes plus rapidement, surprenant alors un troupeau de caribous.

Sur les pièces de monnaie figurent des animaux : le huard, le caribou, le castor. Des espèces qui vivent sur des lacs, des réservoirs, dans les forêts, des territoires immenses. Sur ces pièces, ils sont tout petits, passent pratiquement inaperçus. Ils entrent dans une poche, un portefeuille. L'espace manque.

Tous les jours, au même coin de rue, des pigeons volent en cercles concentriques au-dessus de la bouche de métro. Malgré les changements de cap soudains, ils restent parfaitement synchronisés. Je lis qu'on appelle ce phénomène *murmuration* : attentif à ses voisins, l'oiseau s'ajuste au mouvement des autres en continu, ce qui crée un effet d'onde qui parcourt la nuée. Chaque oiseau peut initier un déplacement. Il ne s'agit pas tellement d'un groupe, mais d'un organisme. Quand je les vois faire, je m'arrête. Le nuage gris se fond à la masse grise du béton et des nuages, et en même temps, il transfigure le paysage, lui insufflant une tout autre vitalité, comme si, sans les pigeons, la laideur serait parvenue à tout avaler. Je les regarde faire le tour de l'immeuble quelque fois avant de ne se déposer au sommet de celui-ci, dans leur pigeonnier, là où la bouche de métro les réchauffe en soufflant un vent chaud et constant.

Autour du pôle Sud circule un courant océanique puissant dans lequel s'entremêlent les eaux de différents océans. Il tourne sur lui-même dans un élan ininterrompu, puisqu'aucun obstacle ne vient briser son élan. Pour les bateaux, le courant a la violence d'un mur, mais il agit surtout à titre de ceinture qui protège les glaces de l'Antarctique. L'eau glaciale y est extrêmement riche en nutriments. Les krills dévalent le courant par milliards. De cette circulation, tout un écosystème en jouit.

À la buanderie, prendre les vêtements lourds et mouillés et les transférer dans la sécheuse. Regarder au travers de la petite fenêtre les tissus tourner, tourner, tourner, jusqu'à l'hypnose.

La première photo de Neptune prise par satellite dévoile une surface bleue, parfaitement bleue. Cette couleur est due à une tempête de méthane qui souffle depuis des milliards d'années, sans s'arrêter, puisqu'elle ne se frôle à aucun continent : Neptune n'est que gaz, que vent.

Les constructions au coin de ma rue prennent fin. Une tour d'habitation s'y dresse maintenant. Depuis qu'elle est là, un corridor de vent souffle perpétuellement. On appelle ces courants d'air urbains *effet de canyon* : En se faufilant entre les bâtiments, les vents prennent de la vitesse. Parfois, le vent est tellement fort que je peux me laisser tomber par en avant sans tomber. L'hiver, pour ne pas tomber sur le sol glacé, je m'agrippe à la façade de brique. En fin de journée, les pigments de la terre cuite prennent une teinte orange vif. Je n'ai jamais vu de canyon, mais on dirait bien que j'habite au travers d'eux.

Les ailes de certains papillons sont recouvertes de petits poils qu'on appelle des *sensilles*. Ces organes sensoriels sont connectés à des cellules nerveuses qui leur permettent de ressentir la direction des courants d'air et leur force. Pour traverser l'Amérique, les papillons lisent les vents.

Les vents ondulent, comme les pensées. Ça a quelque chose à voir avec leur température : les vents froids descendent et les vents chauds remontent, créant de grands courants atmosphériques qui parcourent mers et continents. En entrant en friction avec la mer, les vents vont jusqu'à s'emmêler aux courants marins. Plus les vents sont chauds, plus les courants océaniques se réchauffent et plus les vents deviennent chauds et ainsi de suite. On qualifie ce phénomène d'*emballement*.

Sur une vidéo, un météorologue éclate en sanglots en annonçant l'arrivée d'un ouragan. Après avoir essuyé ses larmes, il dit *I'm sorry. It's just horrific*. Les habitants fuient la côte. Les autoroutes sont rougies par le trafic. Certaines personnes décident de rester chez elles, et d'attacher leur toit à l'aide de cordes et de piquets dans le sol. Cette manœuvre ne fonctionne que pour une seule maison qui se tient dorénavant seule au milieu du quartier détruit. Plutôt qu'un symbole de résistance, j'y vois plutôt celui d'une solitude.

À l'écran, je regarde le cyclone se former en temps réel. Sur l'océan, la tempête se déplace et, en se déplaçant, aspire les nuages sur son passage jusqu'à devenir une masse laiteuse et homogène avec en son centre, un trou. Au travers ce trou, je vois l'eau de la mer, qui dans son évaporation, nourrit le cyclone. La spirale aspire la chaleur en son centre. *Une dépression à cœur chaud*.

Les vagues qui ondulent à la surface de la mer m'apparaissent virtuelles. On confond souvent le virtuel à ce qui est faux, irréel, inexistant, mais la virtualité est une force dynamique en puissance. Par puissance, je ne parle pas d'une force physique qui permet de soulever un rocher extrêmement pesant au-dessus de sa tête, mais d'un mouvement qui s'actualise en continu, un réel qui n'est pas encore advenu, mais qui existe de par sa simple potentialité.

Quand je passe beaucoup de temps avec une personne : finir par emprunter ses tics de langage, la manière dont elle s'étire, dont elle rit, dont elle s'étonne. En marchant derrière quelqu'un : emprunter sa démarche, affaisser mes épaules, traîner la jambe gauche, allonger mon cou. J'aspire les autres en mon centre non pas pour disparaître, mais pour prendre de la masse.

Ce n'est pas vrai : la surface de Neptune n'est pas parfaitement bleue. On peut y voir quelques stries blanches, comme celles qui apparaissent sur les ongles quand on a des carences. Il y a aussi cette curieuse tache noire qu'on appelle *la grande tache sombre*. Elle n'est pas fixe, elle disparaît sans cesse pour réapparaître ailleurs. Il n'y a pas de logique apparente dans son mouvement, aucune récurrence. Elle apparaît et disparaît à son gré.

En faisant la vaisselle, une amie me dit : *des fois, je suis certaine que le problème s'est réglé, mais il revient. Ce n'est pas exactement le même problème qu'avant, mais on dirait qu'il part de la même place. Quand j'en parle, j'ai l'impression de répéter la même chose, mais c'est toujours un peu différent.*

Je change souvent la disposition de mes meubles : ça commence par un sentiment de stagnation, de lassitude, les objets que je ne vois plus. De là naît l'urgence de me réapproprier l'espace, de le ventiler. J'ouvre grandes les fenêtres. Un corridor de vent traverse tout l'appartement. Je mets de la musique, dépoussière chaque objet, le repose ailleurs. Je secoue les tapis, vide les tiroirs, les tris. J'en émerge essoufflée et neuve.

Un ami fait le geste de tenir une forme invisible entre ses mains et de la tourner dans tous les sens en disant : *des fois, quand on crée un objet, on pense qu'on va arriver à tout imbriquer parfaitement, mais c'est faux. Il faut se départir de certains éléments. Il faut faire des choix.*

Couché sur une couverture en laine dans le parc, j'étudie les nuages. *Cumulus* : coton d'un blanc éclatant aux contours nets. *Cirrus* : filaments fins et pratiquement transparents que l'on confond parfois avec la traînée blanche des avions. *Alto cumulus* : ciel pommelé qui crée un halo autour du soleil ou de la lune. *Cumulonimbus* : chou-fleur ou bombe atomique qui annoncent des phénomènes météorologiques violents. *Stratus* : brouillard qui enveloppe objets, corps, gratte-ciel, montagnes. Se mélangent au smog jusqu'à confondre particules d'eau et contaminants. Je regarde au ciel, tente d'appliquer mon étude aux formes. C'est plus difficile que je pensais : un même nuage détient plusieurs caractéristiques en plus de se transformer au fur et à mesure de son déplacement. Leur métamorphose est subtile. Elle se fait progressivement, dans la durée, en une série de changements microscopiques. L'impermanence des formes. C'est peut-être ce qu'il me faut retenir.

Je lis rarement un livre de façon linéaire. J'ouvre une page au hasard, lis *l'érotisme propre de ce qui est vivant est rependu dans l'air, dans la mer, dans les plantes, en nous*. Je souligne.

Nous marchons une journée brumeuse. Quand tu parles, une buée sort de ta bouche et je me dis que les particules s'entremêlent aux particules du nuage, que le nuage prend la forme de nos phrases. Nous nous mettons à parler, parler, à lancer toutes sortes de phrases en imaginant qu'elles tomberont en pluie quelque part à l'autre bout du continent.

Si nous lançons des phrases aux nuages, on y lance aussi toutes sortes de choses : des missiles d'iodure d'argent pour les disperser avant un événement sportif important. On les enseme avec des particules d'azote pour les faire pleuvoir sur des territoires asséchés, etc.

Au petit matin, m'étendre dans l'étendue gazonnée du parc près de chez moi. L'eau froide traverse l'épaisseur de mes vêtements. Je n'avais pas remarqué que l'herbe était mouillée. J'avais oublié la rosée, comme si elle n'existait pas en ville. Je me retourne sur le ventre. Au milieu d'un trèfle se détache une goutte d'eau parfaitement ronde. Si on me disait que cette sphère était une planète, je le croirais.

Rain and tear look alike. Je souligne.

La nuit, dans la pénombre, une amie me dit *je me suis isolée tout un été dans une maison au bord d'une petite rivière. Chaque jour, je m'assois dans le courant. À force d'y aller, je l'ai senti : le viol est parti, la rivière m'en a lavé.*

Certains parasites entrent par les plaies. Il glisse sous la peau, jusqu'à se faufiler dans l'intestin, là où il mange les résidus de nourritures que le corps n'intègre pas. Il finit par ressortir par les selles. Nous tirons la chasse d'eau sans nous en rendre compte.

Parasite : organisme animal ou végétal qui vit aux dépens d'un autre organisme, auquel il cause des dommages plus ou moins graves, sans cependant le détruire.

En ouvrant l'armoire de cuisine, je vois passer une coquerelle. Je cri et l'écrase avec une spatule. Je m'approche. Sa carapace est d'un ambre translucide. Ses six pattes sont légèrement recroquevillées sur elle-même. Ses antennes sont plus longues que son corps. Un liquide blanc coule de son abdomen.

Chez les insectes, les antennes sont des organes sensoriels portés sur leur tête qui servent principalement à détecter les phéromones secrétées par les glandes de leurs semblables situés dans l'abdomen pour communiquer différentes choses : une direction à prendre vers une source de nourriture, un signal d'alarme, une manière de se reconnaître entre membres d'une même colonie, une tactique de séduction. Les antennes transforment le signal chimique en signal nerveux, qui indique au cerveau la nature du signe. Certains polluants et pesticides sont si forts qu'ils recouvrent ces phéromones. Une saturation sensorielle. Certains insectes en viennent jusqu'à perdre toute sensibilité. Les antennes s'atrophient.

J'appelle mon propriétaire qui vient le jour même avec un produit qu'il vaporise lui-même sur mes murs. Il a un masque, des gants. Sur la bouteille, aucun nom, aucun logo. Je lui demande si ce ne serait pas mieux de faire affaire avec un exterminateur professionnel, mais il me dit que ce produit est extrêmement efficace. Je déserte mon appartement quelques jours, en apportant ma chatte avec moi. En revenant à l'appartement, des coulisses jaunes coulent dans l'armoire. Une forte odeur s'en dégage. Je ne sais plus de quoi j'ai le plus peur : du produit ou des coquerelles.

Au sommet des montagnes et des immeubles, les antennes transmettent des signaux. J'ai beau lire à ce sujet, je n'arrive toujours pas à comprendre avec exactitude ce qui se produit : pour envoyer un signal, l'antenne transforme son énergie en une fréquence qu'elle propage autour d'elle au moyen d'un spectre de rayonnement qui s'étend de zéro à l'infini dans toutes les directions. Les messages se décomposent en milliers de particules qui se déplacent aux moyens des ondes, comme sur des autoroutes, jusqu'à atteindre une autre antenne qui, elle, réassemble les particules pour recomposer le message. Si une seule partie du fichier se perd en chemin, aussi infime soit-elle, il est irrécupérable, brisé.

Dans le métro, une femme regarde un autoportrait en agrandissant son visage au maximum, jusqu'à ce que sa peau prenne la forme de petits carrés beige.

Certaines personnes sont plus douées que d'autres pour partager une histoire, une pensée, ou une image. Quand ces personnes parlent, je vois la scène comme s'il s'agissait de mon propre souvenir. Souvent, quand j'essaie de me raconter, j'hésite entre tellement d'angles, tellement de mots, que le message peine à se rendre. Il flotte quelque part entre les corps.

Sur un graphique, les *hautes fréquences* sont représentées par des ondes resserrées : des vagues agitées. Les *basses fréquences* prennent plutôt la forme d'un faible ondolement : la surface d'un lac. Quand une personne me parle à voix basse, quelque chose se dépose. Si je bouge, si j'émet un son, je perds un mot. Les basses fréquences demandent à s'immobiliser, à porter attention.

La foudre naît d'un déséquilibre entre les ions positifs et les ions négatifs, et les éclairs ont en quelque sorte la fonction de réinitialiser les charges électriques. (Si on dit de la foudre qu'elle déchire le ciel, elle sert plutôt à le recoller ensemble.)

Dans un réseau, je nous vois comme des connecteurs qui ont la capacité de véhiculer un courant, mais il nous arrive souvent de briser le relais : alors que l'énergie déployée vers l'autre aurait pu se rendre, nous rompons la chaîne, le potentiel se volatilise, s'évanouit autour de nos corps.

Parfois, vous m'appellez et je ne suis pas capable de répondre. Parfois, je vous appelle et vous ne répondez pas. Souvent, je pense à t'écrire, et tu m'écris. D'autres fois, nous nous croisons par hasard et ça nous fait un bien fou. À d'autres moments, nous nous évitons parce que ce n'est pas le bon moment ou que nous sommes trop fatigués.

Le téléphone vibre, l'envie que ce soit toi, lire la notification d'une infolettre : *Get in touch with us. It's Black Friday fun : up to 60% off!*

Dans le métro, m'asseoir à côté de deux amies. Entendre l'une dire *désolée, si je suis bizarre. Je ne sais plus comment interagir. Je viens de passer trois jours toute seule sans parler à personne.* Son amie lui prend la main. Elles ne disent rien du reste du trajet.

Quand le sucre lui manque, le colibri glisse dans un état de torpeur : un état de semi-conscience marqué d'un engourdissement des activités psychiques et physiques. Vulnérable, il se met à l'abri : une branche de sapin baumier, une fougère, une cavité moite. Parfois, il tombe au milieu d'une clairière ou d'un chemin, à découvert. Sa température corporelle chute alors de moitié, son pouls décroît drastiquement, sa respiration ralentit au point de croire qu'elle s'est arrêtée. Si on le prenait dans nos mains, on le croirait mort.

Une *dead room* est une pièce conçue pour faire l'expérience d'un silence total. Elle est fabriquée à partir de mousse de caoutchouc et de laine de verre afin de couper tout écho et bruit extérieur. Elle sert principalement à tester des instruments de musique et à faire d'autres expériences sonores qui demandent d'isoler tous bruits parasites. Lorsqu'on y entre seul, tout ce que l'on entend est notre propre déglutition, le gargouillis de nos organes, notre respiration, le battement du cœur, notre digestion. Il paraît qu'y rester trop longtemps rend fou.

À l'épicerie, voir une machine emballer une pièce de viande sous vide. Voir le moteur aspirer l'air du sac en plastique, compresser la chair rose jusqu'à faire suinter quelques gouttes de sang avant de ne la sceller afin qu'aucune bactérie n'entre en contact avec elle. La contamination viendrait de là, du contact avec l'autre que soi.

En vidant l'eau trouble du bain, je me rappelle que la majorité des cellules qui me composent me sont étrangères (bactéries, virus, champignons). Une multitude s'écoule dans le drain. En mettant ma robe de chambre, me sentir plus légère.

Il arrive parfois que notre système immunitaire s'attaque à notre propre organisme. Cela peut arriver si on ne s'expose pas suffisamment à des entités *étrangères* (flore, pathogènes, parasites intestinaux, etc.). Appauvri, notre corps se gruge lui-même, s'expulse.

En analysant des cristaux millénaires, des scientifiques y ont trouvé une forme de vie microbienne qui aurait été emprisonnée dans le minerai dès leur formation. Captifs, les microbes se seraient mis en dormance, ne se réveillant que pour se nourrir des corps morts de leurs sœurs avant de ne se rendormir quelques milliers d'années encore.

Une personne qui sent fortement l'urine vient me voir alors que je lis sur un banc. Elle me dit que le centre des montagnes est fait de cristaux précieux, et qu'il ne faut surtout pas laisser les compagnies minières exploser nos montagnes. *Il faut veiller sur elles.*

Pour creuser un tunnel dans une montagne, les tunneliers sont équipés d'une tête de coupe rotative qui broie la roche tout en avançant. Pour fragmenter la roche, on utilise aussi des explosifs qui résonnent dans toute la vallée.

Le col de la montagne est le point le plus bas entre deux sommets, qui sert souvent de lieu de passage pour les chèvres, les caribous, et autres animaux humains qui souhaitent traverser la chaîne. Souvent, les cols sont dynamités pour faire passer les autoroutes, puisque ces espaces sont déjà relativement plats.

On pourrait dire que le col de l'utérus aussi est un passage, mais il est surtout un amas de chair qui se contracte au toucher.

La gynécologue entre une sonde dans mon vagin. L'outil est froid et dur. Elle le presse contre mon col. Les pincements s'intensifient selon l'angle quelle donne à la sonde. À l'écran, mon utérus apparaît : une cavité en noir et blanc en forme de *v* comme dans vallée. Je pourrais éviter de comparer le corps féminin aux montagnes, mais en même temps, pourquoi pas : les montagnes percent les ciels et traversent des continents entiers.

Les chaînes des montagnes me font penser à des colonnes vertébrales qui se détachent du grand corps terrestre. Chaque sommet est une vertèbre. Je glisse la main sur ma colonne. J'en compte vingt-quatre. Entre les sommets, des creux. Il arrive à cet espace de se comprimer, écrasant les nerfs, générant des douleurs vives dans tout le corps.

Peu importe la montagne : quand le soleil tombe, elles prendront la teinte du même bleu : un bleu foncé, qui tire sur le mauve. De toutes les couleurs, elles ont choisi celle de la mélancolie.

J'oublie qu'une île est le sommet d'une montagne sous-marine. Y penser me donne le vertige. Je visualise les océans se vider comme on vide l'eau du bain. Je saisis alors que ces montagnes ne sont pas si différentes que celles du continent : cols, vallées, grottes. Elles sont recouvertes d'une flore et habitées par des spécimens par milliers.

Peut-être qu'un jour, il n'y aura plus d'océans. Nous descendrons aux fonds des mers pour y pêcher les derniers poissons. L'eau des lacs sera légèrement salée. On y trouvera toutes sortes de traces : squelettes, paquebots éventrés, coquillages gigantesques. Pour trouver notre chemin vers les continents, il suffira de suivre les câbles transatlantiques grugés par la rouille, et faire attention de ne pas tomber dans les abysses.

En me faisant une tresse, une amie me parle de Jupiter et de ses lunes. Elle me dit que sur l'une d'entre elle se trouve océan recouvert d'une épaisse couche de glace. *Je me demande si des poissons y vivent, et si oui, à quoi ils ressemblent.*

La chimère monstrueuse vit dans les abysses. On la reconnaît à ses grands yeux argentés à l'iris doré. La chimère remonte parfois à la surface pour manger du hareng, ce qui la rend vulnérable aux paquebots et aux bateaux de pêche. Le pêcheur qui essaie de la déprendre de son filet risque de se faire piquer par son dard, et mourir dans l'heure qui suit.

Un ami me dit *j'aime regarder des vidéos de poissons qui vivent dans les fonds marins, et en même temps, les voir se tordre sous la lumière du robot-caméra me fait mal au cœur.*

Il y a des jours où j'aimerais me loger dans une grotte ou un abysse : là où la noirceur serait si dense et si profonde que je n'arriverais même plus à dire si j'ai les yeux fermés ou ouverts.

Même en atteignant une noirceur totale, l'œil humain percevra une « lumière intrinsèque » : un gris tacheté, une sorte de tempête de neige. On appelle ce phénomène oculaire l'*eigengrau* : un bruit de fond lumineux généré par l'influx nerveux qui traverse notre nerf optique, un peu comme si l'œil cherchait à s'accrocher à quelque chose malgré l'absence de toute visibilité.

Quand je sors du métro, je vois souvent cette même personne assise contre un muret. Des lunettes de soleil lui cachent les yeux. Parfois, sa bouche est grande ouverte, d'autres fois, elle est fermée. Je ne suis jamais certaine si cette personne dort ou pas, si elle regarde devant elle ou pas. Un peu de bave coule sur son menton. C'est si intime, je m'en détourne.

À cause de l'intensité des températures qui peuvent aller jusqu'à -60 degrés Celsius, très peu d'humains se sont rendus au centre du pôle Sud. En le survolant, un satellite a pris en image une colonie de manchots empereurs *jusqu'alors inconnue*. La définition est si bonne qu'on arrive à compter les petits points noirs qui se détachent de la surface blanche un à un : 384 individus. Les observer me donne l'impression de violer leur intimité, de trahir un secret.

En observant la Terre de nuit, les villes éclairées ressemblent à des toiles d'araignées phosphorescentes ou des métastases : des réseaux au noyau dense, mais aux périphéries qui s'effritent en de longs filaments. À certains endroits, le territoire ne replonge jamais tout à fait dans le noir : des nuits blanchies, des simulacres de nuit qui jouent sur les rythmes circadiens et la sécrétion des hormones. Ici et là résident quelques zones sombres (déserts, calottes glaciaires, chaîne de montagnes, mer et quelques forêts), mais dès que j'agrandis l'image, je finis toujours par détecter une source lumineuse : une autoroute qui traverse une vallée, une plateforme pétrolière dans les mers froides de la Norvège, une dépression orageuse.

Une araignée peut avoir jusqu'à huit yeux. Pourtant, ce n'est pas tellement la vision, mais la sensibilité aux vibrations qui lui sert au quotidien. Ses multiples yeux lui permettent surtout de capter la lumière pour mieux la fuir et se faufiler dans les cavités sombres.

En parcourant une forêt dense, un satellite détecte un gouffre de plusieurs centaines de kilomètres de profondeur. Depuis des milliers d'années, le ruissellement d'un mince cours d'eau dissout le calcaire au même endroit, jusqu'à créer ce trou abyssal. En écrivant *gouffre*, je ne vois que la couleur noire, mais les trous ne sont pas toujours vides : en descendant dans le trou, les biologistes y trouvent une forêt millénaire. Des arbres de plus de cinquante mètres y poussent, à la recherche d'un peu de soleil. Sous les feuilles des arbres géants grouillent des insectes, des serpents, des oiseaux, de petits mammifères : des espèces endémiques qui se sont développées en parallèle du reste du monde.

Nous n'avons jamais vu le centre de la Terre. Nous ne savons pas précisément de quoi il est fait, et ne pas savoir en dérange plus d'un. Comme lors de la conquête de l'espace, certaines nations espèrent atteindre le centre de la Terre avant les autres. Le trou le plus profond se trouve quelque part dans la toundra sibérienne. Il fait douze kilomètres de profondeur. En raison de manque d'argent, de guerres et de difficulté techniques, le projet a été abandonné. Sur le terrain traînent des déchets de tôles rouillées et des tours brutalistes à l'abandon. Le trou a été soudé et boulonné. On pourrait croire en une bouche d'égout.

Ce n'est pas vrai : les trous les plus profonds se trouvent au cœur des volcans. Au fond du cratère s'ouvre une chambre magmatique dans laquelle s'accumule du magma jusqu'à l'explosion. La lave remonte une cheminée jusqu'à la surface. Des panaches volcaniques brouillent la clarté du ciel. Le ciel n'est que suie.

Le centre de la Terre ne serait pas fait de lave en fusion : le noyau s'apparenterait plutôt à une boule très dure : un acier brûlant, qui tire vers le blanc, si blanc qu'on le croirait froid.

Les cellules détiennent une fine membrane dans laquelle flotte un noyau. Nous accordons beaucoup d'importance au noyau parce que c'est dans celui-ci que s'inscrit l'information du génome, mais c'est pourtant dans la solution aqueuse que se joue le transfert des protéines, des sucres, de l'oxygène, de ce qui vitalise ou dévitalise la cellule, et c'est la membrane qui permet de bloquer ou bien de laisser entrer ce qui lui est extérieur.

Si ce texte était un dessin, je commencerais par tracer un petit point noir très dense, puis, autour de ce point, un cercle, puis autour de ce cercle, un cercle fait de pointillé, puis autour de ce cercle fait de pointillé, un cercle pratiquement imperceptible (un cercle que j'effacerais ensuite, ne laissant que la trace).

Pour se multiplier, une cellule se divise en deux, puis les deux nouvelles cellules se divisent elles aussi en deux, et ainsi de suite, jusqu'à la mort de l'organisme. Quand une cellule meurt, elle tombe par terre. Une nouvelle cellule lui succède. Elle est semblable, mais pas identique. Le corps se renouvelle et en se renouvelant, réapparaît en différant légèrement.

À l'épicerie, une personne n'arrive pas à déverrouiller son téléphone cellulaire pour payer. Elle a beau placer son visage devant l'écran, le téléphone ne la reconnaît pas.

Pour comprendre l'origine de la vie, des scientifiques ont reproduit l'atmosphère de la Terre primitive dans un flacon en mélangeant des gaz à des étincelles électriques, parce qu'apparemment, la Terre primitive était constamment sous les éclairs. Dans ce flacon, une cellule aurait fini par se former. La vie serait apparue comme ça : d'une décharge électrique.

Lorsqu'elle touche le sol, la foudre active les réseaux micellaires. Après un orage, la cueillette de champignons est généreuse, surtout si cet orage concorde avec une pleine lune. On dit aussi que se couper les cheveux une soirée de pleine lune les aide à repousser plus vite. Personnellement, à chaque pleine lune, j'ovule. Je suis possédée d'une énergie vive. Je dors peu, marche une bonne partie de la nuit. La lumière de la lune est si forte qu'elle crée des ombres. Ces nuits-là, même les oiseaux chantent.

Sur de la musique trop forte pour s'entendre, un ami me crie à l'oreille *les satellites c'est le mal*. Je lui réponds : *la lune est un satellite qui stabilise la Terre sur son axe, dilate les pupilles des mammifères, tempère le climat, trouble mon sommeil, le cycle menstruel de mes amies, tire vers elle les océans créant des marées gigantesques*. Il entend mal.

Satellite vient de *satelle*, qui signifie *gardienne, compagne*.

Un satellite est un corps qui orbite autour d'un plus grand corps. C'est une question d'attraction. La distance entre les deux corps dépend du poids et de la masse de chacun. C'est la disproportion de ces deux corps qui crée une inégalité des rapports. Pour se libérer de l'attraction du corps qui aspire, il faudrait soi-même grossir, prendre de la masse. Ça ou se faire heurter par un météore.

L'orbite, c'est aussi cette cavité osseuse du crâne dans laquelle se dépose notre œil. Quand les yeux se décomposent, l'orbite est encore là. Un trou. Au fond, l'orbite, c'est la trace que laisse une sphère après son passage.

La lune est le satellite de la Terre, et la Terre est le satellite du Soleil. Les rôles s'interchangent : parfois, c'est l'une qui est accompagnée, parfois, c'est l'autre.

Certaines lunes se créent par collision : un objet céleste frappe une planète à toute vitesse. Du choc, un fragment de matière se détache, forme un nouveau corps. D'autres lunes prennent des milliers d'années à se former : de petites particules se détachent une à une de l'astre jusqu'à s'agglutiner en une masse assez solide pour la qualifier de satellite.

Notre lune se serait créée par collision : sous l'impact, un morceau de la croûte terrestre a été arraché et a fusionné avec des fragments de la météorite. Ce qui tourne autour de nous est une partie de nous entremêlée à un autre corps qui lui, vient de très, très loin.

Quand je danse, ce que j'aime par-dessus tout, c'est de voir les corps se positionner les uns en fonction des autres, dans une distance à la fois calculée et instinctive. Les fréquences de la musique traversent nos peaux. La main sur le ventre, je sens mes organes vibrer.

Qui est-ce qui orbite autour de moi ? J'orbite autour de qui ?

Cette nuit, un papillon gris m'a réveillée. Il cognait contre la fenêtre, répétant un son faible et constant, mais ce qui m'a véritablement réveillée, je pense, c'est le vent de ses ailes sur mon visage alors qu'il tournait autour de moi, soufflant une fine brise sur la peau. J'ai ouvert la fenêtre malgré le froid, en me disant que, de toute façon, la vie d'un papillon de nuit ne dure qu'une nuit et qu'il cherchait à sortir.

Tout comme l'eau, la musique et la lumière : le vent aussi me lave.

Certaines sources

Notes : J'ai décidé de ne pas identifier les individus qui ont inspiré certains passages, puisque ces personnes et leurs paroles se confondent les unes les autres, et l'identité n'a pas d'importance ici. Toutes les sources de nature scientifique, quant à elles, ont été grappillées au fur et à mesure de ma navigation sur internet. Je n'ai pas conservé la trace de la majorité de ces sources (pages wikipédia, base de données de la NASA, blogue quelconque), et je n'y tiens pas. Internet (comme la rue) est un immense terrain, et retracer le chemin de ma flânerie m'apparaît inutile, voire contre-productif. Si je cite quelques sources ci-bas, ce n'est pas dans l'intention de créer une hiérarchie entre les sources littéraires et extralittéraires, mais plutôt d'inviter les lecteurs.rices curieux.ses à découvrir des artistes et des auteur.rice.s qui ont inspiré mon processus d'écriture :

- P.11 : « J'ai déjà entendu que le désir n'était pas un manque, mais un surplus d'énergie. Une claustrophobie sous la peau. » est une citation approximative du livre *I love dick*, de Chris Krauss, reprise lors du spectacle « The air contains Honey », joué à la Sala Rossa, le 31 janvier 2024 : un projet d'orchestre amateur pensé par Adam Kinner Jacob Wren, qui reprend des extraits de texte en les chantant en boucle, comme des mantras.
- P.20 : « *La forêt n'est pas verte, sauf dans notre cerveau* ». Un extrait d'un poème d'Alejandra Pizarnick dans *Le cahier jaune*, page 42.
- P. 23 : « *Ici entre les murs, les fjords dorment dans nos têtes* ». Un extrait du recueil de poésie *La Terre est ici*, d'Élise Turcotte, page 44.
- P. 30 : L'entrevue dans laquelle une poète parle de la musique qu'elle mange m'est introuvable. Je me souviens seulement du contexte : j'étais étendue sur une grande couverture en laine jaune sur mon balcon, un après-midi d'été, et j'écoutais ce balado que j'avais attrapé en cliquant sur un lien partagé par un ou une amie, sur les réseaux. La référence est perdue, mais cette conversation entre poètes me reste en tête depuis.

- p. 41 : « *l'érotisme propre de ce qui est vivant est rependu dans l'air, dans la mer, dans les plantes, en nous.* » est un extrait du livre *Agua Viva* de Clarice Lispector, page 77.

- p. 43 : *Rain and tear look alike* est un extrait de poème d'Ethel Adnan, dans son recueil de poésie *Shifting the silence*, page inconnue, puisque feuilleté en librairie.

UN SATELLITE LA NUIT

Ce texte que je te donne n'est pas fait pour être vu de près : il gagne sa rondeur secrète auparavant invisible quand il est vu d'un avion volant à haute altitude. Alors on devine le jeu des îles et on voit les canaux et les mers.

Clarice Lispector, *Água Viva*

Chemin

Un objet qui objecte
Multiplier les angles
Du terrain à la pensée au terrain
Veiller-sur
Un réseau, entre stabilité et mouvement
Retracer l'absconditi
God-trick
L'anti-conquête
Ce qui circule dans la médiasphère
Ce qui importe
Une gloutonnerie non réglementée
Apprendre à voir
Une alliance entre arts et science
La théorie des mondes possibles
Organiser les mondes
La littérature est un catalyseur d'attention
Un pullulement d'alliances hybrides
Réemployer les données
Un réseau aux tonalités propres
Hiatus et silence
Catérologies et airs de famille
Le problème du plus grand cercle vide

Cette pensée commence à prendre forme une nuit d'hiver : couchée dans la neige au cœur d'une forêt profonde, j'aperçois un point blanc qui circule dans le ciel, trop lent pour être une étoile filante et trop rapide pour être un avion. Ce n'est pas la première fois que je vois un satellite (j'ai dû en observer des centaines), mais cette fois, cette apparition crée chez moi une impression neuve : celle de me sentir concernée.

Un objet qui objecte

Francis Ponge dirait qu'il y a quelque chose, chez ce satellite, qui objecte. C'est-à-dire que cet objet me résiste. Ça a peut-être quelque chose à voir avec la distance qui le réduit à un simple point blanc. Pourtant, j'aurais beau me pencher sur ses panneaux solaires, son filage et ses caméras multi spectrales, je suis persuadée que le satellite m'apparaîtrait tout aussi illisible et muet. Si cet objet objecte, ce n'est pas simplement parce que je suis une néophyte de la science satellitaire, mais que tout objet *s'appartient*, au sens qu'il existe à part entière, en dehors de mon regard sur lui. Un objet objecte parce que je me bute à lui, à la limite de sa forme.

Dans *Le parti pris des choses*, c'est au moyen de l'écriture que Ponge tente de se rapprocher des objets qui objectent : « bords de mer », « le morceau de viande », « notes pour un coquillage ». Bien que l'écriture se prête à un exercice de description, l'intention n'est pas d'en faire le portrait exhaustif ni de se rapprocher d'une quelconque vérité : « Le galet n'est pas une chose facile à bien définir. Si l'on se contente d'une simple description, l'on peut dire d'abord que c'est une forme ou un état de la pierre entre le rocher et le caillou. Mais ce propos déjà implique de la pierre une notion qui doit être justifiée¹. » S'ensuit alors une dizaine de pages qui approfondissent cette première tentative de description du galet – description trop pauvre, qui referme l'objet sur lui-même : « Ainsi, sur une planète déjà terne et froide, brille à présent le soleil. Aucun satellite de flammes à son égard ne se trompe plus². » L'écriture – en nous rappelant que nous vivons sur un rocher immense – nous pousse à dépasser la définition préconçue du galet : un *simple* caillou devient alors beaucoup plus dense, complexe et vaste.

C'est dans cette idée que j'écris : aller au-delà du petit point blanc. Lui faire dire autre chose.

¹ PONGE, Francis. *Le parti pris des choses précédé de Douze petits écrits et suivi de Proèmes*, Paris, Gallimard, 1989, p.92

² *Ibid.*, p.93

À ce point blanc s'ajoute un autre point blanc, puis un autre, puis un autre. Ils vont dans différentes directions, traçant de leur passage des lignes invisibles tout autour de la Terre, comme ces araignées qui laissent derrière elles un fil de soie translucide jusqu'à tisser une toile qui enveloppe leur proie, entièrement.

Multiplier les angles

Devant cette apparition dans la nuit, Maggie Nelson dirait quant à elle : « Je ne sais comment, ça a pris un tour personnel³. » Elle écrit cette phrase à propos de la couleur bleue, motif qu'elle décortique dans son livre *Bleuets* sur plus de deux cents bribes. Au fur et à mesure de notre lecture, nous nous rendons compte qu'il se cache derrière cette couleur un enjeu beaucoup plus intime : celui d'une rupture amoureuse. La couleur bleue, toutefois, ne sert pas uniquement de prétexte. C'est en écrivant *sur* la couleur que la problématique se révèle, et ce, par la manière dont le texte tourne le motif dans tous les sens aux moyens de théories et d'expériences personnelles. Cette approche paratactique de l'écriture permet non seulement de multiplier les perspectives sur le signe *bleu*, mais de décupler le sens de celui-ci, qui se manifeste alors en une pluralité de matériaux, de situation et de contexte : la couleur bleue réfère tantôt aux jambes de son amie nouvellement paraplégique, tantôt à la breloque d'un bracelet en plastique, tantôt à l'océan. Cette pluralité de sens que prend le signe, appelons-là la *sémiose*, qui, selon Peirce, consiste en la signification d'un signe qui varie selon le contexte. Chaque signe détient plusieurs *sémioses*, c'est-à-dire qu'il appartient à plusieurs ensembles de signe-contexte-signification. Ainsi, la « signification est un processus tout aussi ouvert et potentiellement infini que la *sémiose* peut l'être⁴ ». C'est en écrivant sur cette *infinité* d'apparitions qu'une représentation synoptique se met en place : une vision qui permet de cerner la problématique à la source de l'écriture (ici, la rupture amoureuse), puisque la « représentation synoptique nous procure la compréhension qui consiste à voir les connexions⁵ ». Si le même enjeu se loge dans chacune des bribes, ce n'est pas en considérant la bribe individuellement que le problème se révèle, mais en circulant d'un texte à l'autre, jusqu'à avoir une vision d'ensemble.

Un réseau satellitaire n'opère pas si différemment : bien que moins expérimental et indéterminé que le réseau de Nelson, les satellites multiplient les points de vue sur la Terre en se positionnant à différents

³ NELSON, Maggie. *Bleuets*, France, Éditions du sous-sol, 2019, p.9

⁴ BARDINI, Thierry. « La numérisation de la vie : de la nécessité d'une approche biosémiotique de la convergence des codes. » *Recherches sémiotiques / Semiotic Inquiry*, volume 39, numéro 1-2, 2019, p. 269–285.
<https://doi.org/10.7202/1076236ar>

⁵ WITTGENSTEIN, Ludwig, *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 2004, p.87

endroits autour d'elle. Pour éviter d'entrer en collision les uns avec les autres, chaque satellite détient une trajectoire bien précise : certains se synchronisent au mouvement de la planète, ce qui leur permet de suivre un même point sans jamais le perdre de vue. D'autres dévient légèrement de leur axe, jusqu'à couvrir l'entièreté du globe, comme un scan. Chaque satellite observe la planète d'une manière qui lui est propre (selon sa position, mais aussi sa fonction : s'il s'agit d'un satellite météorologique, GPS, militaire, communicationnel). Si l'on combinait toutes ces perspectives (c'est-à-dire : toutes ces données recueillies individuellement par les satellites), on arriverait en quelque sorte à une représentation synoptique de la Terre. Mais que *dit* cette vision ? Parce que si le réseau de bribes que met en place Maggie Nelson *dit* une chose qui dépasse le motif à l'étude, je me dis que le réseau satellitaire révèle autre chose, et c'est ce qui m'intéresse, parce qu'au fond, « [je] ne tien[s] pas tellement à la science, mais à des choses bien plus infimes et plus importantes que cela⁶ ».

Ce ne serait pas au satellite en tant qu'objet qu'il me faut m'attarder, mais au réseau satellitaire dans son ensemble : réseau qui s'apparente ici à un *outil* capable de connecter différents éléments ensemble jusqu'à révéler l'enjeu non seulement à la source de l'écriture, mais à la source de ma présence dans cette forêt cette nuit-là.

⁶ ZITOUNI, Benedikte. « With whose blood were my eyes crafted? (D. Haraway) Les savoirs situés comme la proposition d'une autre objectivité. ». Dans DORLIN, Elsa et Eva RODRIGUEZ (dir.), *Penser avec Donna Haraway*, France, PUF, 2012, p.52

Mes vêtements mouillés par un mélange de sueur et de neige fondue commencent à raidir sur mon corps au repos. Ce froid, je ne l'avais pas ressenti plus tôt. La chaleur du corps en mouvement y est probablement pour quelque chose, mais pas seulement : j'étais complètement absorbée par le terrain, comme hypnotisée par lui, et voilà que la présence du satellite – en attirant mon regard vers le ciel – m'en détourne, brise l'envoûtement, me poussant à me poser la question : qu'est-ce que je fais ici ?

Du terrain à la pensée au terrain

Cette question, ce n'est pas la première fois que je me la pose : combien de fois me suis-je retrouvée en forêt, décontenancée par l'objet de ma quête ? Parce que ces expéditions n'ont rien à voir avec des marches de santé ou des randonnées ressourçantes. Ma présence en ces lieux découle plutôt d'une agitation difficile à contenir, une fébrilité qui me propulse à la lisière des bois dans lesquels je m'enfonce sans trop savoir ce que j'y cherche. C'est comme si – en les arpentant – j'allais parvenir à résoudre un problème, un problème que je ne saurais encore formuler. En cela réside la force de l'écriture : formuler le(s) problème(s). En cherchant les mots de l'expérience, elle *montre à voir* ce qui s'apparente pour l'instant à un nœud dense et illisible, puisqu'enchevêtré de ses multiples fils comme autant de chemins possibles dans cette forêt.

L'écriture s'apparente ainsi à *une expérience de pensée*, soit l'invention d'un cheminement de pensée cherchant à élucider une situation problématique en mettant à l'épreuve des moyens pour défaire nœuds et blocages, et ce, à l'aide de procédures discursives soulevant ou répondant à chaque fois à des questions précises⁷. Ces questions sont non seulement soulevées par l'écriture, mais par le terrain en lui-même : dans la forêt (comme dans tous types d'environnements), des signes de toutes sortes se manifestent. Selon Peirce, le *sol (the ground)*, c'est le contexte où les signes agissent⁸. Le terrain n'est pas que topographique, mais psychique, relationnel, émotif, numérique, urbain, océanique. En parcourant un terrain, quel qu'il soit, je *lis* les signes, les récolte – au sens où je les éprouve, les questionne, les réfléchit. En les décodant, les signes s'inscrivent en moi, transforment mes pensées, en génèrent de nouvelles.

La notion de *pensée*, en ce sens, ne s'apparente pas à une voix qui résonne dans la tête, mais au résultat d'une *interaction entre le sujet et l'environnement*, puisque « la situation du sujet dans un

⁷ MURZILLI, Nancy, « La possibilisation du monde : littérature et expérience de pensée ». *Critique*, Tome LX, n. 682, 2004, p. 227

⁸ GASKILL, Nicholas, "Experience and signs. Towards a pragmatist literary criticism". *New Literary History*, 2008, p.167

environnement influence l'identité de ce à quoi il pense, et donc l'identité de ce qu'il pense⁹ ». Ceci renverse l'idée d'une pensée qui émerge de l'intériorité d'un être comme un petit joyau brillant enfoui : « comme les pensées sont déterminées par la nature de l'environnement, et non par ce que pense le sujet, elles introduisent au cœur même de la pensée une indépendance centrale à l'égard de l'environnement¹⁰ ». Je ne marche pas pour éveiller une pensée qui sommeillerait quelque part au fond de mon être, mais pour me laisser transformer par la *pensée du terrain*.

Cette nuance rend la frontière entre *expérience de pensée* et *expérience de terrain* assez poreuse : les pensées émergent du terrain, et le terrain modifie la pensée, qui modifie ensuite le terrain, et ainsi de suite, dans un cycle pratiquement infini. Comme l'écrit Anne Boyer : le monde matériel est structuré à partir de langage qui s'est lui-même structuré à partir du monde matériel¹¹. La pensée (et la manière dont s'exprime cette pensée par le langage) façonne la matière et la matière façonne la pensée et ainsi de suite. Boyer poursuit en écrivant : « Vise directement la racine de ton malheur. Tu croyais que c'était le langage, mais tu penses que c'est peut-être maintenant le monde¹² ». Mais elle écrit aussi : « Vise directement la racine de ton malheur. Tu croyais que c'était le monde, mais maintenant, tu penses que c'est peut-être le langage¹³ ». Le problème (celui à élucider) se trouve *à la fois* dans le monde *et* le langage. Il se loge ici une binarité à déconstruire : le langage ne se situe pas en dehors du monde et la pensée ne flotte pas au-dessus du terrain. Tous deux se répondent, se relaient, s'interpénètrent, s'influencent, s'entremêlent.

L'intérêt n'est donc pas de s'attarder à ce que l'*expérience de terrain* et l'*expérience de pensée* ont de différent, mais ce qu'elles ont en commun : soit la notion même d'*expérience*, c'est-à-dire « cette forme transformatrice entre l'intérieur et l'extérieur, entre l'organisme et son environnement, qui n'affecte pas

⁹ STEINER, Pierre, *Qu'est-ce que la pensée*, Paris, Vrin, 2017, p.24

¹⁰ *Ibid.*, p.25

¹¹ BOYER, ANNE. *Quand les agneaux s'élèvent contre les oiseaux de proie*, Montréal, Varia, 2022, p.114

¹² *Ibid.*, p.120

¹³ *Ibid.*, p.121

seulement la nature de la relation entre deux entités, mais également la nature des entités elle-même¹⁴ ». En marchant, ma pensée se transforme et en pensant différemment, j'arpente l'espace autrement.

Dans cette idée, marcher et écrire ne sont pas deux actions si différentes : en écrivant et en arpentant le sol de la forêt, je me bute à des obstacles (arbres tombés, rivière, nœuds). Je croise des intersections qui m'invitent à emprunter de nouveaux chemins. J'avance parfois en tournant sur moi-même, je me répète, je bifurque. Tous ces aller-retour (ces pas dans la neige, les mots sur la page) tracent des lignes diverses, jusqu'à mettre en place un *réseau de pensées* qui se situe quelque part à la frontière de mon corps et du grand corps de l'environnement parcouru.

Il y aurait donc deux réseaux : le réseau satellitaire qui flotte au-dessus de ma tête et le réseau de l'écriture qui se trace à même le sol (la page). Ce sont ces deux réseaux que je veux mettre en lien ici, entre proximité et distance.

¹⁴ DEWEY, John. *Le public et ses problèmes*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 2010, p.27

Je me retourne sur le ventre et rampe dans la neige. Je ne peux faire autrement : si je me lève, je renfonce. Je quitte la clairière et atteins la lisière de la forêt, là où la neige est moins profonde. Ici, la densité des conifères camoufle presque entièrement le ciel, rendant la nuit encore plus noire qu'elle ne l'était. Devant moi, je ne discerne pas grand-chose : ma vision est parasitée de petits points blancs, et je me dis que la lueur du satellite s'est imprimée sur ma rétine à jamais. Je m'engage dans cet écran qui ressemble à celui d'une télévision cathodique dépourvue de signal. Les mains tendues pour prévenir d'éventuelles collisions, les yeux écarquillés, le pas prudent : j'avance, à tâtons.

Veiller-sur

Ma première intuition, c'est que le satellite et moi nous situons à des latitudes si différentes que les réseaux que tracent nos expériences ne peuvent que diverger. En flottant en périphérie de l'atmosphère, à l'abri des vents et des bruits parasites qui rythment le vivant, le satellite glisse avec aisance sur son orbite, allant jusqu'à faire le tour de la planète plusieurs fois par jour en récoltant des données en continu. Mon corps en comparaison est d'une inefficacité sans nom : il ne dépasse même pas le couvert des arbres, et la distance que je parcours ne doit pas faire un millimètre sur le moniteur du satellite. Dans l'obscurité totale, je trébuche, je tombe. En marchant le sol, je l'éprouve, je suis affectée par lui. Si le satellite semble *sur-veiller* la Terre, en la marchant, j'espère *veiller-sur* elle, et par *veiller*, je veux surtout dire *m'en préoccuper, y porter une grande attention*.

Le fonctionnement de l'attention pourrait se définir comme « un travail d'observation, d'analyse, de choix et de filtrage » permettant d'*accroître le rendement* d'une action afin d'arriver à un résultat le plus rapidement possible. On parle ici d'*économie d'attention*, « puisque l'attention permet d'effectuer les opérations *avec le minimum de tâtonnement*¹⁵ ». Si cette définition semble convenir au satellite, je me reconnais plutôt dans la définition d'une *écologie de l'attention*, qui (en conservant la notion d'*éco* qui rappelle le caractère limité d'une ressource) aborde la notion d'attention en tant qu'*interaction* avec un milieu¹⁶. La *relation* avec l'environnement devient ici centrale à la notion d'attention : une relation qui se base sur le *soin* (le care), soit « une espèce d'activité qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir en état, pour préserver et pour réparer notre monde en sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible¹⁷ ». Ce monde comprend « nos corps, ce que nous sommes chacun en tant que personne, notre environnement, tout ce que nous cherchons à tisser ensemble en un filet serré et complexe dont la destination est de maintenir la vie¹⁸ ». Faire attention à notre environnement, c'est « veiller à » ce qu'il se porte bien, c'est-à-dire : à ce que *nous* nous portions bien, parce que *nous* faisons évidemment partie de l'environnement, nous y participons, le constituons. L'individu qui porte

¹⁵ CITTON, Yves. *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Gallimard, Points, 2023, p.77

¹⁶ *Ibid.*, p.53

¹⁷ FERRARESE, Estelle et Sandra LAUGIER. *Formes de vies*, France, CNRS éditions, 2018, p.68

¹⁸ *Ibid.*

attention à son milieu le fait en partie pour préserver sa propre vie et perpétuer les *formes de vie* qu'il valorise.

À l'instar de l'économie de l'attention, l'écologie de l'attention implique également un *travail d'observation, d'analyse de choix et de filtrage* par sa manière d'orienter ses gestes vers ce qui lui importe. La différence se loge dans la notion de *tâtonnement* : contrairement à l'économie de l'attention qui cherche à réduire le nombre de pas vers un résultat, l'écriture (tout comme mon corps qui se fait un chemin) avance à tâtons, emprunte des détours, revient sur ses pas, prend des pauses. En écrivant : je doute, je tente, j'évalue, réévalue, me pose des questions. L'écriture manipule un objet dans le noir avec délicatesse, pour ne rien briser, ou du moins, pour causer le moins de dommage possible et, au mieux, pour *prendre soin* : polir, adoucir, préserver, détendre, tendre, soigner, aimer. Le satellite peut-il cela ?

L'obscurité totale me rend pataude : je sursaute à rien, perds l'équilibre, interromps mon pas toutes les deux minutes. J'aurais pu me prémunir de toutes sortes d'outils pour avancer avec rapidité entre les arbres : lampes de poche, lumière d'un téléphone, allumette craquée dans la nuit. Mais être ralenti par la noirceur me pousse à porter attention à là où je mets les pieds. Cette précaution me dépose dans l'espace, me fond à lui.

Un réseau, entre stabilité et mouvement

À quoi un satellite artificiel porte-t-il attention ? Que *dit* le réseau qu'il met en place ? Pour le savoir, il me faut savoir le *lire*, mais comment lit-on un réseau ?

Bruno Latour dit d'un réseau qu'il comporte un *double mouvement*¹⁹ : le premier implique le dispositif technique qui permet le déplacement (la voie ferrée d'un réseau ferroviaire, un système d'égouts, un oléoduc), et le deuxième mouvement qui consiste en *ce qui se déplace* dans le réseau (les trains, l'eau souillée, le pétrole). Pour tracer les lignes du premier mouvement, il importe d'identifier les *acteurs*²⁰ d'un réseau, ce qui inclut humains et autres qu'humains, objets, discours, lois, technologies, institutions, bref : autant d'éléments disparates qui – au sein du réseau – détiennent une importance égale (sans toutefois s'équivaloir, ou d'être considéré comme *les mêmes* ou identiques)²¹.

Pour saisir le *deuxième mouvement* (ce qui circule), il faut s'attarder à l'*interaction* entre les actants (ce qui s'y dit, leur manière d'agir, leur rôle et positionnement les uns par rapport aux autres, l'arrivée et de la disparition d'actants). Il importe de porter attention aux *transformations* que ces interactions génèrent, et ainsi, à la dynamique du réseau en lui-même, entre stabilité et mouvement²². Parce qu'un réseau n'est pas statique, mais mouvant, agissant. En ce sens, l'emploi du terme *actant* est révélateur : les entités qui participent aux réseaux *agissent*. Ce sont ces relations entre les actants (relations qui se créent, se brisent, se renforcent ou se dissipent) qui forment le deuxième mouvement du réseau, mais qui participent également à la formation du premier mouvement, puisque les relations peuvent aller jusqu'à modifier (voire générer) la structure du réseau en lui-même.

Un réseau se trouve donc en continuelle transformation, ce qui « permet de distinguer le réseau comme *résultat* du réseau comme *processus*²³ ». Ceci transforme l'image que j'avais de réseau, soit des points fixes reliés par des lignes plus ou moins figés, comme le sont les constellations. Mais un réseau

¹⁹ LATOUR, Bruno. *Enquête sur les modes d'existence*, France, La découverte, 2012, p.43

²⁰ Pour dissocier la notion d'acteur à une entité strictement humaine, Bruno Latour emploie aussi le terme *actant*, variation que je privilégierai dans la suite du texte.

²¹ *Ibid.*, p.44

²² *Ibid.*, p.45

²³ *Ibid.*, p.43

ressemblerait plutôt à un vivarium dans lequel des chemins se creusent en continu : la vie qui grouille dans le réseau contribue à lui donner sa forme, et la forme du réseau influence ce qui y vit. Ce qui est rassurant dans cette perspective de réseau en tant que processus vivant et mouvant, c'est qu'il n'est jamais fini, fixe. En agissant, nous pouvons l'orienter, le transformer.

Retracer l'absconditi

Dans un réseau satellitaire, les actants seraient à la fois les satellites en orbite, mais aussi les innombrables antennes érigées au sommet des montagnes et des immeubles. Ce sont les oiseaux qui font des nids au sommet de ces antennes. C'est aussi la personne qui étudie la manière dont circulent les ondes, celle qui soude le panneau solaire au satellite. C'est le téléphone qui se trouve dans chaque poche. Le réseau est si vaste, que le retracer m'apparaît fastidieux, si ce n'est impossible. D'autant plus qu'aujourd'hui, le ciel est d'un bleu éclatant. Les satellites me sont cachés.

En parlant de deux cosmonautes soviétiques envoyés dans l'espace pour une mission quelconque, le philosophe Günter Anders écrit : « Le matin, dans le jardin. Où peuvent bien tourner les deux cosmonautes ? Là-haut. Ou là-bas. *Absconditi*, ils sont invisibles. Le ciel est pur, même le poirier n'a jamais entendu parler d'eux. Cela les rend irréels²⁴ ». *Absconditi* : abscons, ce qui est caché, mystérieux. Synonymes : abstrait, compliqué, confus, ésotérique, impénétrable, obscur. Il ne faut pourtant pas s'arrêter à l'invisible. Si les liens qui assurent la connexion entre les choses (le réseau de connexion) nous sont cachés, ils sont bien là²⁵. Les îles ne sont pas seulement des îles, mais les sommets de montagnes sous-marines. Si nous ne voyons pas la chaîne de montagnes, elle existe pourtant, plus encore, c'est elle qui permet les îles. Pour établir des connexions, Dewey écrit qu'« il faut plonger, sonder et s'engager bien au-delà de ce qui apparaît²⁶ ». Pour me rapprocher du satellite, il ne suffit pas de regarder au ciel, mais d'emprunter son regard, m'y infiltrer.

²⁴ ANDERS, Günter. *Vue de la lune*, France, Héros-Limite, coll. « Géographie(s), 2022, p.29

²⁵ DEWEY, John, *Expérience et nature*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 2008, p.135

²⁶ *Ibid.*

Je trébuche contre un arbre. Il est tombé il n'y a pas si longtemps puisqu'il dégouline de sève. J'y trempe mon doigt, joue avec la texture collante, la porte à ma bouche. C'est à la fois sucré et âcre. Quelque chose s'hérissé, un genre d'éveil. Là seulement j'entre dans la forêt.

God-trick

J'ouvre une carte satellite. D'ici, on dirait que je pourrais tenir la Terre dans ma main, comme on tient un fruit. Je tourne le globe dans tous les sens, à l'aide du curseur. Les nuages se déplacent lentement, dans toutes leurs danses chaotiques. Je me déplace au-dessus de mer et montagne. Suis les rivières des doigts. Me promène au-dessus de villes inconnues, au-dessus de mon propre quartier, de mon propre appartement. Pendant longtemps, cette vision omnisciente fut réservée à Dieu. Dieu est maintenant fait de métal et de fils, de caméras à la place des yeux et des panneaux solaires en guise des bras.

Ce parallèle avec Dieu, Donna Haraway le fait en qualifiant cette vision totalisante de *truc divin* (*god trick*)²⁷ : un *truc* qui se caractérise par une vision « omnipotente et omniprésente », des « postures non localisées et dès lors non localisables [...], un point de vue de nulle part qui glisse sur la surface du monde »²⁸, ou encore des points de vue qui se valent tous, là où « aucune différence éthique ne pourrait être décelée sous prétexte, précisément, de la multiplicité des visions et des perspectives »²⁹. Mais cette conception traditionnelle d'une objectivité dite universelle est une invention, une fiction, puisque « toute construction de savoir est motivée par des besoins et des désirs vitaux. Aucune vision n'est passive. »³⁰. Tout type de savoir *se situe* que ce soit au sein d'une institution, d'une idéologie, d'un corps. Cette façon d'associer *science* et *objectivité universelle* découle d'un narratif qui nous précède, mais qui s'accroche encore avec ténacité à nos imaginaires. Cette association n'existe peut-être même pas, mais « c'est en tant qu'[elle] insiste puissamment, et subrepticement, dans les discours et les pratiques, qu'[elle] mérite d'être formulé dans toute sa schématique et violente clarté »³¹. Cette croyance découle d'un paradigme qui persiste depuis le siècle des Lumières et de ses penseurs (Kant, Galilée, Newton, Descartes) qui ont jeté les bases d'une science moderne qui étudie le monde naturel de l'extérieur, puisque la subjectivité du chercheur (son corps, sa provenance, ses biais) influencerait les résultats, les dénaturant au passage (les souillerait). La valeur d'une connaissance se loge ainsi dans cette idée de

²⁷ HARAWAY, Donna. « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, n° 3, 1988, p.581

²⁸ ZITOUNI, Benedikte. *op. cit.* p.55

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*

³¹ ZHONG MENGUAL, E. et B. MORIZOT (2018). « L'illisibilité du paysage: enquête sur la crise écologique comme crise de la sensibilité », *Nouvelle revue d'esthétique*, v. 22, no. 2, p. 89

pureté : en observant le monde en retrait, en flottant au-dessus de lui, on accède à ce qu'il est *naturellement*. Cette mise à distance a favorisé ces dualismes que nous connaissons bien : nature-culture, corps-esprit, objet-sujet, féminin-masculin.

Si une panoplie de discours actuels cherchent à déconstruire ces binarités, je le souligne ici parce que le satellite ne semble pas y échapper : en flottant en périphérie de la Terre, la sonde ne perpétue-t-elle pas cette posture du chercheur qui se situe (littéralement) en retrait du monde ? En tirant des données dites *objectives*, et ce, de façon totalement désincarnée ? Voilà une conception qu'il faut éviter de reconduire : le réseau satellitaire flotte bel et bien en périphérie de la Terre, mais celui-ci est pensé, fabriqué, orienté par des corps et des idéologies qui servent certains intérêts. Si on tend à l'oublier, c'est que *ce truc divin* « insère le mythe dans la pratique ordinaire. »³², ne serait-ce que par la manière dont nous utilisons le réseau satellitaire tous les jours sans vraiment le conscientiser (consulter une carte satellite pour repérer une adresse, vérifier la météo, écouter la radio). Pour briser le mythe, il importe d'en *nommer* les rouages. Cela importe, parce qu'en faisant planer l'idée d'un savoir qui ne s'ancre nulle part, un savoir qui semble ainsi venir de soi comme ce Dieu qui flotte au-dessus de nos têtes, il devient plus difficile de le questionner, de le critiquer.

Dans son podcast *Choses sérieuses*³³, la poète Daphné B. donne l'exemple de l'intelligence artificielle, autour de laquelle plane l'aura d'une autorité du savoir détenant une indépendance de pensée, comme si, en la consultant, on accédait à *la vérité*. Cette *aura* aurait quelque chose à voir avec la manière même de la nommer : *intelligence artificielle*, une formule qui contribue à nous faire croire en une intelligence qui nous surpasse, alors qu'il s'agit plutôt d'une technologie pensée et mise en place par des instances qui, pour la plupart, reproduisent des systèmes d'oppression capitalistes existants. Daphné B. réfère ici aux travaux de la linguiste américaine spécialisée en linguistique informatique, Emily Bender, qui propose de remplacer le terme *intelligence artificielle* par l'acronyme SALAMI : *Systematic Approaches to Learning Algorithms and Machine Inferences* (Approches systématiques des algorithmes d'apprentissage et des inférences automatiques). En plus de ridiculiser cette technologie en l'associant à une charcuterie, cette nouvelle appellation rend visibles les rouages de ces technologies qui s'insèrent

³² HARAWAY, Donna. *op.cit.*, p.581

³³ B. Daphné. « big data troubadour » [balado]. Dans *Choses sérieuses*, <https://podcasts.apple.com/ca/podcast/big-data-troubadour>

et agissent au plus intime de nos vies. Le langage consiste ici en un outil de taille pour situer une connaissance, un savoir, une industrie, une technologie :, et ce, en la décrivant, en la détaillant, en la nommant, en la renommant.

L'anti-conquête

Qui se cache derrière la science satellitaire ? Quels noms, quels visages ? En parcourant le site de la NASA, je tombe sur une modélisation de la Terre en 3D. Autour d'elle gravitent des milliers de petits points multicolores. On dirait des mouches à fruits qui volent autour d'une orange à la recherche de sucre. Ce sont les quelques milliers de satellites présentement en fonction. Au bas de l'écran, une légende identifie les satellites au moyen de différentes couleurs. Le jaune est proéminent. D'après la légende, ces satellites appartiennent à une seule compagnie privée, ou plutôt à un seul homme : l'un des plus riches au monde, un homme qui – s'il le pouvait – cesserait de manger pour sauver du temps³⁴ ; un homme qui a acheté un réseau social pour y déverser des opinions anti-immigration, transphobes et en faveur de la peine de mort ; un homme qui finance la campagne électorale à la présidence d'un autre milliardaire d'extrême droite, violeur qui plus est, contribuant ainsi à sa victoire ; un homme qui proclame « détenir plus de données économiques mondiales en temps réel dans une seule tête que quiconque »³⁵ ; un homme qui appelle son enfant X Æ A-XII ; un homme qui offre le service de son réseau satellitaire à un pays en guerre pour finalement se retirer, du jour au lendemain, déroutant et affaiblissant ainsi le pays qu'il disait aider.

Si cette compagnie a pour mission de « connecter le monde entier », il me semble que cet homme favorise toutes sortes de brisures. Je tape son nom sur la barre de recherche : *Elon Musk*. Il porte une sorte de cuirasse ajustée par des sangles en cuirs. Un gladiateur des temps modernes. Son torse fait face à la caméra, mais son visage est légèrement tourné vers le côté droit. Son regard fixe un point au loin, un point qui, pour être atteint, demande à se détacher du sol, à léviter au-dessus de la surface. Ce regard en ligne droite qui défriche le ciel me renvoie à ma lenteur, la lenteur que je prends à écrire ces lignes. La lenteur à laquelle je marche, dans la rue, pour me rendre à l'épicerie, parce que je m'arrête tout le

³⁴ NAMIAN, Dahlia. *Société de provocation*, Montréal, Lux, 2023, p.21

³⁵ SATARIANO, A, REINHARD, S, METZ, C. FRENKEL S. Khurana, M. "Elon Musk's Unmatched Power in the Stars". *New York Times*. 2023, <https://www.nytimes.com/interactive/2023/07/28/business/starlink.html>

temps : un objet brille, là sur le trottoir. Je me penche. C'est l'éclat d'un miroir cassé qui me renvoie à mon œil à la fois vague et attentif. Et je me dis que la force de la littérature se situe peut-être justement là, dans ce rythme, de celui qui permet aux choses d'émerger. C'est l'anti-conquête, la lenteur, voire, l'immobilité, qui donne la chance au monde de venir à soi. En ne défrichant pas le ciel, en n'allant pas plus vite que lui, il devient possible de voir le mouvement des nuages ; leurs transformations. Puisqu'à l'écoute des choses, ces choses se manifestent, ou pas, mais même leur absence dit quelque chose. C'est ce qu'il faut écrire.

Ma respiration s'accélère, le dénivelé s'accentue. On dirait bien que je monte un sommet. Les arbres que je devine par leur silhouette subtile s'espacent et rapetissent. Je commence à m'habituer à la noirceur. Les petits points blancs s'amenuisent jusqu'à disparaître. Dorénavant, c'est un acouphène qui prend toute la place et qui s'intensifie à mesure que je monte. Une ligne très droite qui traverse ma tête de bord en bord me met en tension. Le plateau se stabilise. Les fréquences sont maintenant si aiguës qu'elles m'immobilisent, me captent. Je suis droite, tendue, comme ces tours de communications qui se dressent là, au sommet, comme si elles m'attendaient.

Ce qui circule dans la médiasphère

Sur la modélisation qui montre à voir l'activité des satellites en fonction s'ajoutent des points de couleur rose : les compagnies de télécommunications.

« La surface des zones habitées de la Terre paraît presque qu'entièrement recouverte d'un nuage dense et épais de messages, de sons et d'images circulant dans de multiples sens – appelons ça la *médiasphère*.³⁶ », écrit Yves Citton. Ce *nuage dense et épais* contribue au deuxième mouvement du réseau : ce qui circule. Contrairement au pétrole de l'oléoduc et l'eau de l'aqueduc, ce *nuage* est difficile à cerner (quoiqu'on ne voit que très rarement la substance du pétrole – la dévastation de ses gisements – et l'eau que nous buvons circule en dessous de nous, dans ces rivières bétonnées). Ce qui rend ce nuage difficile à identifier, c'est qu'il est fait d'*informations*, et que l'information est une matière à la fois tangible et abstraite : si cette dernière est matérielle (prenant la forme d'une image, d'un texte, d'une vidéo, d'un article, d'un graffiti, mais aussi, de *data center* et autres appareils électroniques de toutes sortes), elle s'inscrit dans les pensées sournoisement, comme absorbée par la cognition. L'information nous transforme, parfois sans même qu'on s'en aperçoive. Ce nuage, nous l'inspirons, nous l'alimentons. Citton écrit que, si le plus gros de l'histoire humaine a été confronté à des problèmes de rareté (de nourriture, d'eau potable, de chaleur, etc.), nos sociétés actuelles sont confrontées à des problèmes de surabondance d'informations³⁷, qui affluent notamment par le développement des nouvelles technologies (comme le satellite) qui facilitent la circulation, le stockage et la production de connaissance, d'information, et de savoirs. Si certaines personnes y voient là une « mutation de vaste ampleur [qui] pousse notre vie sociale du côté des réalités “immatérielles” porteuses de nouvelles formes d'émancipation »³⁸, il importe de se rappeler que les innovations technologiques n'ont jamais réellement contribué à « améliorer notre bien-être »³⁹. Cet enthousiasme, voire, cet espoir que génèrent ces technologies de l'information découle peut-être du fait que nous confondons souvent *informations* et *connaissances* : « Par *information* il faut entendre un flux de messages, alors que la connaissance

³⁶ CITTON, Yves. *Pour une écologie de l'attention*, op. cit., p.60

³⁷ CITTON, Yves, *L'avenir des Humanités. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation ?*, La Découverte, 2010, p.19

³⁸ *Ibid.*, p.7

³⁹ *Ibid.*

implique une activité cognitive de la part de l'agent ; celle-là consiste à sélectionner, traiter et interpréter des messages pour en produire de nouveaux⁴⁰. Dans ce flux d'informations de plus en plus abondant, qu'en est-il de notre capacité à recevoir, à traiter, à assimiler, à apprendre ? Si cette révolution technologique et cognitive nous donne l'impression d'accéder à tout, tout le temps, du bout des doigts, il n'en est rien : ce que l'économie de la connaissance favorise surtout, c'est un capitalisme cognitif et une rareté du temps d'attention : une attention qui cherche son chemin dans ce *nuage dense et épais* de données, (dés)orientées par des dispositifs qui mettent en place « certaines formes (plutôt que d'autres) entre nous et en nous »⁴¹, conduisant ainsi « nos attentions à s'intéresser *spontanément* à des objets apparemment sans intérêt »⁴², et ce, au détriment d'autre chose : d'autres langues, d'autres techniques, d'autres récits, d'autres rituels, d'autres formes de vies, d'autres réalités, bref, « d'autres réseaux que ceux de la référence »⁴³. Parce que si nous avons l'impression d'être devant une montée de la connaissance, c'est peut-être parce que nous associons le savoir à la technologie et à la science : « Les discours sur la société de la connaissance ou de l'information participeraient donc d'un biais favorisant certains types de connaissances ou de l'information [et] défavorisant d'autres types de connaissances »⁴⁴. Des savoirs, il y en a toujours eu, de toutes les époques, de toutes les disciplines, qu'ils soient intuitifs, artisanaux, relationnels. Ces autres types de savoirs – en les minimisant, en les oubliant, en les négligeant, en les ridiculisant – s'évanouissent, meurent. Il importe de dissiper cette brume. Pour cela, l'écriture m'apparaît utile par sa capacité à réorienter nos attentions vers d'autres objets. À cela, j'y reviendrai.

Ce qui importe

Certains savoirs, connaissances et voix passent ainsi sous le radar du satellite. Si ces éléments ne captent pas l'attention de la sonde, c'est qu'elles ne sont pas considérées comme *importantes*. Mais qu'est-ce qui importe ? Wittgenstein dirait que ce que nous considérons souvent comme *important* ne serait que du

⁴⁰ *Ibid.*, p.13

⁴¹ CITTON, Yves. *Pour une écologie de l'attention*, op.cit., p.65

⁴² *Ibid.*, p. 69

⁴³ LATOUR, Bruno. *Enquête sur les modes d'existence*, France, op. cit. p.154

⁴⁴ *Ibid.*

vent, « des châteaux d'air »⁴⁵ (Luftgebäude), des constructions inutiles et sans réel ancrage dans la vie ordinaire, qui nous distrairaient de ce qui importe vraiment. Les panneaux publicitaires m'apparaissent comme le meilleur exemple : lumineux, immenses, sur notre chemin, ils s'imposent, à nous constamment, brouillant notre attention. Pour accorder de l'importance à *autre chose* que vers ce que certains dispositifs pointent (les dispositifs que le capitalisme met en place, notamment), il faut redoubler d'efforts, regarder à deux fois. Ainsi, seulement avons-nous la chance d'accorder notre attention à ce qui importe vraiment.

Mais qu'est-ce qui importe *vraiment* ? Dans son livre *Habiter en oiseau*, Vinciane Despret écrit que son rapport à l'importance a été chamboulé un matin, alors qu'elle entendit le chant d'un merle par la fenêtre : « Pour ce merle, c'est le terme "importance" qui devrait s'imposer. Quelque chose importe, plus que tout, et plus rien d'autre n'importe si ce n'est le fait de chanter. L'importance s'était inventée dans un chant de merle⁴⁶ », un chant qui, en y portant un peu plus attention, se révéla dans toute sa singularité : « Chaque séquence différait de la précédente, chacune s'inventait sous la forme d'un contrepoint inédit. Ma fenêtre est restée, à partir de ce jour, chaque nuit ouverte⁴⁷ ».

Mais qu'arrive-t-il si on ne peut laisser la porte ouverte ? Si l'environnement est si hostile qu'il fait fuir tout ce qui chante ? À partir de là où j'écris, mon attention se tourne vers toutes sortes de bruits : mon appartement se situe au bord d'un boulevard à quatre voies. Le son de la circulation réverbère sur les condominiums en aluminium qui se trouvent derrière mon appartement, créant une véritable caisse de résonance. À cette rumeur s'ajoute celle du corridor aérien qui se trouve juste au-dessus de ma tête. Toutes les dix minutes, un avion déchire le ciel, laissant derrière lui un vide duquel émerge un son grave qui me rappelle la friction de l'archet sur la corde d'un violoncelle. À cela s'ajoute l'immeuble qui se fait démolir, au coin de ma rue. Chaque matin, le premier son qui me réveille est celui d'une pelle mécanique qui fracasse béton et acier, qu'elle broie dans un vacarme métallique avant de jeter la matière dans des conteneurs en métal. La poussière plane dans la lumière, se déplace puis se dépose ici, jusque

⁴⁵ LAUGIER, Sandra. « L'éthique comme attention à ce qui compte ». Dans CITTON, Yves (dir.), *L'économie de l'attention : Nouvel horizon du capitalisme?*, France, La Découverte, 2014, p.252-266, <https://doi.org/10.3917/dec.citto.2014.01.0252>.

⁴⁶ DESPRET, Vinciane. *Habiter en oiseau*, Actes sud, coll. « Mondes sauvages, pour une nouvelle alliance », 2019, p.11

⁴⁷ *Ibid.*

dans mon lit. Ironiquement, de l'autre côté du boulevard se tient la façade d'un ancien institut de personnes sourdes et muettes, désormais converti en condominiums. L'ancienne vocation de l'édifice est inscrite dans la pierre, des mots que je lis chaque fois que je sors de mon appartement : *Sourds et muets*. Je ne suis pas sourde, mais ce bruit environnant me rend sourde à mon corps, à mes pensées, à mon environnement. Pour me protéger de cette saturation, je bloque mes sens, me désensibilise aux stimulus. Comme l'écrit Hélène Cixous, pour entendre, « j'ai besoin que les choses m'appellent sept fois⁴⁸ », et pourtant, « avec mes oreilles végétales, et avec mes oreilles marines [je cherche à entendre] l'esprit des organes se mouvoir, la vie circuler dans le centre mobile du monde, la mer qui vit sous la terre⁴⁹ ».

Ce qui me dérange le plus, dans ce bruit, ce n'est pas tellement le bruit en lui-même, mais sa manière de prendre toute la place, me coupant de ce à quoi j'aimerais me lier (le chant de ce merle, par exemple), ce à quoi j'aimerais porter une attention plus fine, plus subtile (bruissement des arbres, gouttes de pluie, voix humaines). C'est probablement l'une des raisons pour lesquelles je me suis rendue en forêt, cette nuit-là : j'avais faim d'autres types de présences, d'autres types de bruits, plus complexes, non mécanisés, de ceux qui témoignent de la diversité des corps qui vivent. Et voilà que le satellite me ramène à ce bruit, non pas parce qu'il est bruyant (le satellite traverse le ciel d'un silence qui témoigne de sa distance), mais par sa manière de remplir l'espace, se l'accaparer.

.

Despret écrit que ce chant est allé jusqu'à éclipser toute la vie urbanisée, autour d'elle : « Le chant m'a donné le silence. L'importance m'a touché⁵⁰ ». Comme Despret, j'aimerais être touchée par l'importance, accéder à un certain silence. Mais le merle ne chante pas à ma fenêtre. Cela ne veut pas dire que je ne peux pas reconsidérer mon rapport à l'importance, simplement, je dois le trouver ailleurs, dans ce qui est à ma portée.

⁴⁸ CIXOUS, Hélène. *L'heure de Clarice Lispector*, France, Des femmes, 1989, p.49

⁴⁹ *Ibid.*, p.45

⁵⁰ *Ibid.*

Dans son livre *Écrire*, Marguerite Duras rapporte un évènement de taille : la mort d'une mouche dans le cadre de sa fenêtre – une mort qu'elle suit avec attention, tout un après-midi : « C'est bien aussi si l'écrit amène à ça, à cette mouche-là, en agonie, [ç]a lui donnait une importance d'ordre général, disons une place précise dans la carte générale de la vie sur la Terre⁵¹ ». En écrivant sur cette mouche qui meurt dans tous ses soubresauts, Duras lui donne non seulement une nouvelle importance, mais attribue à l'insecte bien souvent mal-aimé une *valeur*, de celle qui équivaut à celle que Despret accorde au merle (une forme de vie qui se situerait au-dessus d'une mouche noire, si on se fiait à la pyramide du vivant qui classe les espèces selon une échelle ascendante témoignant d'une vitalité plus ou moins intense, et sur laquelle nos sociétés occidentales contemporaines se basent presque inconsciemment depuis le siècle des lumières). « Elle est partout la vie. De la bactérie à l'éléphant. De la terre aux cieux divins ou déjà morts⁵² », du merle que je n'entends pas à ces insectes qui parasitent mon appartement. D'où l'importance d'écrire sur cette diversité d'apparition, qui, tout à coup, sous le radar de l'écriture, comptent.

⁵¹ DURAS, Marguerite. *Écrire*, Paris, Folio, 1993, p. 41

⁵² *Ibid.*

Tout comme les petits points blancs se sont atténués, les acouphènes, tranquillement, s'estompent. J'entends maintenant un vent venir de loin. Je m'immobilise, attentive à sa trajectoire : il parcourt la crête de la montagne en agitant la cime des conifères sur son passage. Il serpente vers moi, jusqu'à m'atteindre.

Une glotonnerie non réglementée

Aux points bleus et roses s'ajoutent les points de couleur verte : les satellites climatiques. De couleur bleue : militaire. De couleur grise : tout autre usage. Je lis que plusieurs gouvernements travaillent à développer leur propre réseau satellitaire pour ne pas dépendre des compagnies privées et « de la personnalité erratique d'un seul homme⁵³ ». L'animation me propose de simuler ce à quoi le réseau ressemblera dans dix ans. Le nombre de satellites triple, quadruple. Les mouches s'accumulent, jusqu'à recouvrir la sphère d'une deuxième peau synthétique.

C'est peut-être ce qui me trouble le plus de la présence du satellite, cette nuit-là : peu importe où j'irai sur la Terre, un satellite traversera le ciel. Le regard du satellite semble déjà couvrir la surface terrestre entièrement, et je me rends compte que j'étais justement dans la forêt pour me reposer des regards. Et par *regard*, je parle d'un regard en particulier : de celui qui scrute et s'infiltré, sans limitation ni pudeur :

L'œil de n'importe quel primate ordinaire peut être optimisé à l'infini par les systèmes d'échographie, l'imagerie par résonance magnétique, les systèmes de manipulation graphique liés à l'intelligence artificielle, les microscopes électroniques à balayage, les scanners de tomodensitométrie, les techniques d'amélioration des couleurs, les systèmes de surveillance par satellite, les terminaux d'affichage vidéo à domicile et au bureau, des caméras pour tous les usages, depuis la membrane muqueuse tapissant la cavité intestinale d'un ver marin vivant dans les gaz d'évacuation sur une faille entre les plaques continentales jusqu'à la cartographie d'un hémisphère planétaire ailleurs dans le système solaire. Dans cette fête technologique, la vision devient une glotonnerie non réglementée.⁵⁴[ma traduction]

À cette vision gloutonne, le satellite n'y échappe pas : à l'aide de ses caméras multi spectrales, le satellite observe la Terre en haute résolution, et ce même la nuit, balayant du regard la surface de la planète dans ses moindres détails, textures et dénivelés. De ses capteurs infrarouges, il perçoit la chaleur des corps et des objets, analyse la température des cours d'eau, leur niveau. Certains capteurs sont tellement sensibles à la lumière qu'ils parviennent à détecter des sources de luminosité très faibles comme le reflet

⁵³ SATARIANO, A, REINHARD, S, METZ, C. FRENKEL S. KHURANA. "Elon Musk's Unmatched Power in the Stars". *New York Times*. 2023, <https://www.nytimes.com/interactive/2023/07/28/business/starlink.html>

⁵⁴ HARAWAY, Donna. « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », op. cit., p.581

de la lune sur un lac. Sensible aux champs électromagnétiques et autres phénomènes électriques, le satellite arrive à prédire l'apparition d'aurores boréales et d'éclairs avant même qu'elles ne se déclenchent. Au moyen de lasers puissants, le satellite calcule la hauteur des montagnes et la profondeur des gouffres, des océans. Il analyse le flux du trafic pour établir les meilleurs itinéraires. En se positionnant au-dessus d'un glacier sans jamais le perdre de vue, il en documente la fonte. Il suit le déplacement d'un nuage au fur et à mesure de sa progression.

La plupart de ces observations sont d'une grande utilité : nous pouvons mieux prévenir la formation d'un cyclone, la progression des feux de forêt, les risques d'inondations. Nous pouvons suivre un groupe d'oiseaux en voie d'extinction pour nous assurer de la manière dont se porte l'espèce. Pourtant, si la science est de plus en plus fine dans ses prédictions, cette précision ne semble pas participer à ralentir les désastres écologiques : au moment d'écrire ces lignes, jamais nous n'avons éprouvé les effets de la crise climatique à ce point. Les records de chaleur explosent sur tous les continents. Les premiers cyclones se forment de plus en plus tôt, soufflent de plus en plus fort. Les saumons peinent à trouver des zones assez froides pour se nourrir et pondre dans les rivières. En un été, quinze millions d'hectares de forêts canadiennes ont brûlées, alors que la moyenne se situe habituellement autour de deux millions d'hectares. Certaines îles s'érodent au point de perdre les routes qui reliaient les villages entre eux. Des rivières torrentielles se forment sur les glaciers, tracent des fissures profondes qui participent à leur fragmentation.

Le réseau satellitaire a beau prévenir ces événements, ils se manifestent quand même, de plus en plus puissants et dévastateurs. Plus encore, leur gravité dépasse souvent toutes prédictions. « Le changement n'est pas un problème en soi, c'est son ampleur et sa distribution qui font qu'ils le deviennent⁵⁵ ». Devant ce constat, l'exactitude avec laquelle les satellites étudient la Terre m'apparaît comme une fausse promesse, un écran de fumée. Les outils ne semblent pas être optimisés pour soigner et réparer, mais pour voir un peu plus loin, d'un peu plus près – une gloutonnerie qui participe à l'« explosion inouïe de notre accès au monde »⁵⁶, ne serait-ce que par sa capacité à accéder des espaces jusqu'alors inexplorés par l'être humain en survolant – par exemple – le centre des calottes glaciaires qui nous sont

⁵⁵ HARAWAY, Donna, *Vivre avec le trouble*, Vaulx-en-Velin, Les éditions des mondes à faire, 2020. Traduction de l'anglais (États-Unis) : Vivien García. Titre original : *Staying with the Trouble : Making Kin in the Chthulucene*, Durham et Londres, Duke University Press, 2016, p.142

⁵⁶ ROSA, Harmut. *Rendre le monde indisponible*, Paris, La Découverte, 2020, p.21

physiquement inaccessibles en raison de l'intensité de ces températures ou encore en détectant des gisements de minerais que l'on s'empresse ensuite d'extraire.

Le problème n'est pas la science ni la technologie, mais la manière dont on en fait usage : « Nous avons affaire à une péripétie de l'histoire humaine, assez épouvantable au demeurant, liée à la manière dont la science appliquée a été très largement mise au service d'intérêts et de privilèges de classes économiques et privées⁵⁷ ». Cette *gloutonnerie non réglementée* découle de la structure même de nos sociétés capitalistes, qui – pour connaître une certaine stabilité – a besoin de croissance (économique), de l'accélération (technique) et de l'innovation (culturelle) constantes : un engrenage qui nous contraint à « rendre toujours plus de monde disponible par sa façon de rendre les matières premières utilisables, d'explorer des marchés, d'activer des potentiels sociaux et psychiques, d'élargir les possibilités techniques, d'améliorer les dispositifs de contrôle, etc. »⁵⁸.

La technologie satellitaire s'inscrit dans cet engrenage. Les quelques milliers de déchets satellitaires qui flottent en périphérie de la Terre en témoignent : surpassés par les nouveaux outils qui s'optimisent en continu, les satellites désuets errent par milliers en bordure de la Terre. Le satellite en lui-même, en tant que matière puisée à même les gisements qu'il découvre, perd au jeu du progrès.

⁵⁷ DEWEY, John, *Expérience et nature*, op. cit., p.158

⁵⁸ ROSA, Harmut. *Rendre le monde indisponible*, op.cit., p.18

Une masse encore plus noire que le noir se détache du tapis de neige assombri. C'est un rocher immense, de ceux que les glaciers ont arrachés sur leur passage. Je le grimpe en m'accrochant aux fissures, aux irrégularités de la roche. Je me dépose au sommet, ramolli par l'effort. D'ici, je devine la vallée qui s'étend à mes pieds. Devant moi s'étendent des hectares et des hectares de noirceur. Rien que d'y penser, j'éprouve un vertige. Mon regard ne s'accroche à rien, aucun détail ne se détache de cette toile homogène, sauf peut-être une fine ligne qui distingue la noirceur de la terre et celle du ciel. Si la nuit m'empêche de discerner les détails de la forêt, elle s'y trouve bel et bien, grouillante.

Apprendre à voir

En me rendant dans la forêt, je cherchais à me glisser dans une cavité sombre, une grotte dans laquelle me reposer un temps, m'éloigner de cette fête qui ne prend pas de repos. Et voilà que la simple présence du satellite me fait l'effet d'un grand faisceau lumineux qui éclaire tout sur son passage, me ramenant à la lumière de laquelle je cherchais justement à m'extraire.

Parce qu'aux bruits sonores s'ajoutent d'autres types de bruits : un bruit lumineux. Mon voisin immédiat est un Liquidation Amazon, un magasin qui vend à bas prix tout ce dont la multinationale se débarrasse. Au-dessus de la porte du magasin, un néon bleu irradie le trottoir jour et nuit. Chaque soir, en revenant chez moi, je traverse cette lumière. En remontant les marches jusqu'à mon appartement, ma vision est parasitée de petits points bleus. À ce néon s'ajoutent les lampadaires de la ville qui, en plus de donner au ciel une teinte orangée, éclairent rues, corps et objets vingt-quatre heures sur vingt-quatre, des sources lumineuses qui brouillent la frontière du jour et de la nuit, ou plutôt, qui éradiquent la nuit, comme si cette dernière consistait en une perte de temps, un temps d'arrêt superflu, un frein au rythme que l'on voudrait constant, linéaire, immortel.

Dans le livre *Croire aux fauves*, l'anthropologue Nastassja Martin écrit « Je veux du sombre, une grotte, un refuge, je veux des bougies, la nuit, des lumières douces et tamisées, du froid dehors, du chaud dedans⁵⁹ ». Elle écrit ceci à la suite d'un affrontement qu'elle a eu avec un ours, à l'est de la Russie, là où elle entre en relation avec différents peuples autochtones. En tombant l'un en face de l'autre, l'ours et la femme s'observent un temps. L'ours montre ses dents. La femme l'imité. L'ours se rue sur l'anthropologue, attrape sa tête avec ses crocs qu'il presse juste assez fort pour lui briser la mâchoire sans toutefois briser son crâne. Quand il lâche prise, elle arrive à agripper le pic à glace accroché à son sac et frappe l'ours qui s'enfuit, sanguinolent. Après des semaines d'hospitalisation dans une institution russe, elle retourne en France, là où elle subit de nouvelles opérations. Malgré cette épreuve, la narratrice ne souhaite qu'une chose : retrouver la noirceur de la forêt, qu'elle préfère à la « lumière électrique » qui constitue pour elle une « anti-vie ».

⁵⁹ MARTIN, Nastassja. *Croire aux fauves*, Paris, Gallimard, Folio, 2024, p.93

C'est ce refuge de noirceur que je cherchais moi aussi à atteindre, en allant dans la forêt. Mais en écrivant ceci, j'ai peur de réduire cet écosystème à un espace vierge qui n'attend que la présence de l'œil humain pour s'éveiller. Je pourrais essayer de formuler ce besoin de noirceur autrement, mais il est plus intéressant de creuser cette association parce qu'elle révèle « un trouble dans le langage quand nous peinons à parler de nature⁶⁰ ». Si *on n'y voit rien*, dans la forêt, ce n'est pas parce qu'il n'y a rien à y voir, mais parce qu'on n'a jamais vraiment *appris* à la voir. Plus qu'un trouble dans le langage, il n'y a tout simplement jamais eu de vocabulaire : « Nous avons une multitude de mots, de types de relations, de types d'affects pour qualifier les relations entre humains, avec les artefacts ou avec les œuvres d'art, mais bien moins pour nos relations au vivant⁶¹ ». Ce vide, ce manque, Baptiste Morizot et Estelle Zong-Mengual le définissent comme une *crise de la sensibilité au vivant*, c'est-à-dire « un appauvrissement de ce nous pouvons sentir, percevoir, comprendre et tisser comme relations à l'égard du vivant⁶² ». Cet appauvrissement aurait beaucoup à voir avec ce *god-trick* et sa vision surplombante : en nous croyant en dehors du monde, au-dessus de lui, nous nous serions coupées de toute relation avec lui. Or, « notre œil est relationnel, c'est-à-dire que ce que nous percevons du monde émerge de nos pratiques à son égard⁶³ ». Sans relation avec une chose, sans expérience de celle-ci, elle risque de glisser sous nos yeux, muette. Pour le *voir*, ce monde, il ne suffit pas d'y avoir accès ni d'y mettre plus de lumière, mais de se faire *inviter* par lui. Le monde physique est composé d'*invites* (affordance), ce qui consiste en des possibilités d'action et d'usages associées aux éléments de notre environnement. *Apprendre à voir* n'est plus une question de *voir*, justement, mais d'apprendre à lire ces invitations, ce qui demande à se déplacer dans sa sensibilité, se décentrer dans son régime d'attention, se rendre disponible, être à l'écoute, entrer en relation.

Si Nastassja Martin cherche à retourner dans la noirceur de la forêt, ce n'est pas parce qu'elle réduit l'environnement à un espace de repos (noir puisqu'éteint), au contraire, la forêt est un espace (risqué)

⁶⁰ BLANC, Nathalie, Clara Breteau et Bertrand Guest, 2017, « Pas de côté dans l'écocritique francophone », L'esprit créateur 57.1, p.128

⁶¹ ZHONG MENGUAL, E. et B. MORIZOT (2018). « L'illisibilité du paysage: enquête sur la crise écologique comme crise de la sensibilité », *op.cit.* p. 87

⁶² *Ibid.*

⁶³ ZHONG MENGUAL, Estelle. *Apprendre à voir*, France, Actes sud, coll « Mondes sauvages, pour une nouvelle alliance », 2021, p.14

de rencontre : « Ce jour-là, l'évènement n'est pas : un ours attaque une anthropologue française quelque part dans les montagnes du Kamtchatka. L'évènement est : un ours et une femme se rencontrent et les frontières entre les mondes imploient⁶⁴ ». Tout au long du récit, l'auteur interroge son lien avec l'ours, sans toutefois chercher à le définir de façon catégorique. Ce lien ne peut que rester vague, parce qu'entre elle et l'ours réside un espace, celui-là même qui permet de respecter ce qui, de l'autre, nous échappe.

L'écriture se loge quelque part dans cet espace, à mi-chemin entre les êtres. Et dans cet espace, il y fait noir, comme dans une grotte. Comme l'écrit Vinciane Despret : « Ce que nous ignorons de l'autre est ce qui nous autorise à imaginer, à co-inventer une relation⁶⁵ ». En imaginant ce qui se loge dans l'obscurité, l'écriture nous rapproche de l'autre tout en conservant ses contours vagues et imprécis, des limites qui ne sont pas nettes, mais poreuses, mouvantes, indéterminées. La noirceur permet cela.

⁶⁴ MARTIN, Nastassja. *op. cit*, p.140

⁶⁵ DESPREST, Vinciane. *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?*, France, La découverte, coll. « Les empêcheurs de tourner en rond », 2012, p.183

J'hallucine : je crois voir un corps se déplacer à ma gauche, mais ce n'est qu'un monticule de neige qui glisse d'une branche de pin. Les traits d'un visage se détachent d'une falaise, mais ce ne sont que des crevasses dans la roche d'une falaise. Dans les airs flottent de petits yeux noirs, mais ce ne sont que les nœuds des bouleaux qui contrastent avec la blancheur de l'écorce. La noirceur a cette façon d'évoquer des formes, et le temps de comprendre ce que je perçois réellement, je me laisse emporter par de multiples fictions.

Une alliance entre arts et science

Je commence à cerner l'origine du trouble que me procure le satellite : son appartenance à une science dite objective qui perpétue pourtant des dynamiques de pouvoir ; les individus et les intérêts qu'il sert ; sa façon de détourner notre attention de ce qui importe vraiment ; son regard impudique qui contribue à rendre le monde disponible ; la précision avec laquelle il *lit* la Terre sans pourtant contribuer au maintien de la vie qui y grouille ; une technologie qui cherche à tout mettre en lumière pour mieux voir, alors que *voir* consiste plutôt en une manière d'entrer en relation – une relation qui bénéficie justement d'une certaine noirceur.

Ce type de technologie, Deleuze et Guattari la qualifieraient de *machine technique*, c'est-à-dire une machine qui instaure « des rapports de production de type capitaliste ou despotique, entraînant la dépendance, l'exploitation, l'impuissance des êtres réduits à l'état de consommateurs ou de servants⁶⁶ ». En guise d'alternative, ils proposent le modèle d'une *machine désirante*, soit une machine qui détient un « pouvoir de connexion à l'infini en tous sens et dans toutes les directions [...] traversant, mélangeant, bouleversant structures et ordres, minéral, végétal, animal, enfantin, social⁶⁷. »

Un pouvoir de connexions infinies : c'est bien ce que j'aspire à mettre en place par la création d'un réseau littéraire. Mais avancer l'idée que la science satellitaire se résume à une machine technique et le réseau littéraire à une machine désirante a quelque chose de manichéen. Je pourrais glisser vers cette conclusion, mais en opposant les deux réseaux, je reconduirais une binarité que je cherche justement à démanteler, ici.

Non, l'idée n'est pas de quitter le bateau de la science, mais de créer une alliance entre arts et sciences : deux disciplines que la modernité a également contribué à mettre en opposition, comme si l'un n'avait rien à voir avec l'autre, que l'un ne pouvait nourrir l'autre. Nous subissons encore les effets de cette binarité : si la science moderne détient encore une certaine autorité sur ce qui est considéré comme *vrai*,

⁶⁶ DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix, *L'Anti-Œdipe. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Editions de Minuit, 1972, p.14

⁶⁷ *Ibid.*

l'art, en comparaison, ne serait considéré comme valide que dans la mesure où il ne se revendique d'aucune vérité dite scientifique⁶⁸. Mais selon les philosophes Catherine Z. Elgin et Nelson Goodman, les arts, tout comme les sciences, jouent un rôle crucial dans l'élargissement et l'enrichissement de nos systèmes de connaissances⁶⁹, et ce, en fournissant des modèles, des métaphores, des narrations qui aident à structurer et à interpréter notre expérience du monde. Les arts ne doivent pas être pris moins au sérieux que les sciences en tant que modes de découverte, de création et d'élargissement des connaissances : sans l'apport des arts, notre vision du monde serait tout aussi déformée et appauvrie que le serait le fait de ne pas apprécier les contributions de la science. Ce rapprochement ne dit pas que la science et l'art sont équivalents. La question n'est pas l'équivalence, mais l'importance de l'apport de chaque discipline : si nous invalidons l'importance de l'art dans notre manière de penser le monde, nous risquons de négliger le rôle constitutif des systèmes symboliques dans la structuration de la réalité⁷⁰. Si nous négligeons la science, il n'y aurait plus aucune contrainte sur la façon dont nous pouvons à juste titre considérer la réalité.

La théorie des mondes possibles

Il importe donc de voir *les mondes* à travers les lentilles que fournissent l'art et la science. Je réfère ici à la théorie des mondes possibles, de Goodman, qui propose qu'il existe autant de mondes possibles que de représentations de celui-ci – multipliant ainsi ses versions. Dans cette idée : un poème consiste en la version d'un monde ; un article scientifique, la version d'un autre ; et un *mème* conspirationniste, la version d'un autre. L'idée derrière cette théorie n'est pas de dire que les versions sont équivalentes. Ceci reproduirait un relativisme dangereux, qui pourrait au passage, valider des idéologies (par exemple) racistes, misogynes, climatoseptiques ou transphobes⁷¹, en avançant l'argument que toutes les opinions se valent, alors que derrière ces opinions se terre une grande violence. Non : reconnaître qu'il existe

⁶⁸ ZHONG MENGUAL, E. et B. MORIZOT (2018). « L'illisibilité du paysage: enquête sur la crise écologique comme crise de la sensibilité », Nouvelle revue d'esthétique, v. 22, no. 2, p. 89

⁶⁹ ELGIN, Catherine. « Reorienting aesthetics, reconceiving cognition ». *Journal of Aesthetics and Art Criticism*, 58, 2000, 219-225, <http://catherineelgin.com/goodman/rc.pdf>

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ HARAWAY, Donna. « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », op. cit., p.585

d'innombrables versions des mondes est une manière de reconnaître qu'il n'existe pas une perspective unique (universelle) du monde, et qu'au sein de ce monde cohabitent différents systèmes symboliques, différentes croyances, de différents régimes de vérités. Bref, *des mondes*.

Il existe donc autant de versions que de mondes possibles, et par *mondes possibles*, il ne s'agit pas de trouver de « multiples solutions possibles de remplacement d'un unique monde réel, mais de la multiplicité des mondes réels⁷² ». Ceci est sans compter ces mondes qui ne nous sont même pas accessibles : si le satellite nous porte à croire que nous connaissons déjà tout ce qui existe sur cette terre, ce n'est pas le cas, et ça ne le sera jamais. En sachant cela, nous n'*inventons* rien, nous ne pouvons qu'en imaginer les possibles.

Imaginer ne consiste plus en une forme de fabulation, mais de *fabrication*, soit la sélection et l'organisation d'éléments du monde réel selon différents systèmes symboliques. Se représenter le monde n'est plus une question de vérité, mais « une façon d'organiser les mondes et d'y vivre⁷³ ». Mais comment les organiser, ces mondes ? « Pourquoi [me suis-je] connectée au satellite ou à la sonde, à quels effets et pour quel monde⁷⁴ » ?

⁷² COMETTI, Jean-Pierre. « Nelson Goodman à rebours : l'art et la philosophie sécularisés ». Dans *Le philosophe et la poule de Kircher*, France, Éditions de l'éclat, 1997, <http://www.lyber.eclat.net/lyber/cometti/2goodman.html>

⁷³ ZITOUNI, Benedikte. *op. cit.*, p.57

⁷⁴ *Ibid.*, p.56

Organiser les mondes

Pour organiser les mondes, l'écriture en réseau m'apparaît comme un moyen d'y arriver, et ce, en faisant cohabiter en un même texte de multiples systèmes symboliques, croyances, points de vue, formes de vie et modes d'existence – brouillant ainsi les frontières entre les mondes, entre arts et sciences.

Si la notion de réseau d'un point de vue technique a été creusée, le réseau littéraire, quant à lui, se définit par « une série d'associations entre différents éléments hétérogènes » qui commence par « le travail d'exploration qui permet de recruter ou de composer une série discontinue d'éléments hétérogènes d'une part, *et* de l'autre, ce qui circule de façon continue, une fois tous les éléments en place⁷⁵ » (ce qui n'est pas sans rappeler le double mouvement du réseau de la théorie de l'acteur-réseau).

Ce travail de collecte puis d'agencement n'est pas sans rappeler la notion du *cluster*, qui commencerait d'abord par considérer une pluralité de données en tant que matière « dont on ne peut tirer une dominante tonale »⁷⁶. Ce serait dans un autre temps que le « cluster d'usages peut-être spécifié, étudié, redécrit ». Ce processus d'écriture, Annie Dillard le compare à une sonde qui avance à tâtons dans l'univers : si elle consiste en deux phases, la récolte et l'agencement appartiennent à une seule et même action : l'écriture.

La ligne de mots tâtonne à la recherche des fissures dans le firmament. La ligne de mots progresse au-delà de Jupiter ce matin. Voyageant à la vitesse de cent cinquante kilomètres à la seconde, elle ne fait aucun bruit. Tu regardes des symboles se déplacer sur ton moniteur ; tu observes les signaux renvoyés par la sonde, transmis dans ta propre langue, des nombres. Plus tard, tu découvriras peut-être ce qu'ils signifient, ce qu'ils pourront t'apprendre sur l'espace à la limite du système solaire, ou sur tes instruments. Mais pour l'instant, tu es en vol. Pour l'instant, ton boulot est de retenir ton souffle⁷⁷.

Tel un satellite, l'écriture parcourt le sol à l'affût des signaux. Le sens (ce qui circule) apparaît dans un autre temps, par la manière de regrouper les bribes et de les organiser en réseau. Si la récolte et l'agencement consistent en deux phases, elles appartiennent à une seule et même action : l'écriture.

⁷⁵ LATOUR, Bruno. *Enquête sur les modes d'existence*, op. cit., p.45

⁷⁶ QUINTYN, Olivier, *Implémentations / Implantations : pragmatisme et théorie critique : essais sur l'art et la philosophie de l'art*, Paris, Questions théoriques, 2017, p.142

⁷⁷ DILLARD. Annie Dillard. *En vivant, en écrivant*, 1989, p.33

Quand je marche dans la forêt, je n'écris pas au sens graphique du terme : il y a trop à faire, trop à voir, trop à sentir. Mais en arpentant l'espace, je pense, j'écris déjà. L'écriture s'amorce dès la récolte de données, et se poursuit jusque dans l'agencement. J'irais jusqu'à dire qu'il n'y pas vraiment deux phases claires et délimitées (récolte et agencement) : après avoir organisé le matériel d'une première récolte de données, je retourne sur le terrain en y cherchant autre chose (selon ce que cette première organisation a stimulé, généré). Mais quelles données sélectionner ? À cette question, Latour répond : « Ce réseau hétérogène peut associer en principe n'importe quel élément avec n'importe quel autre. Aucune frontière ne limite son extension. Il n'y a pour retracer ses mouvements aucune autre règle que celle de l'enquête empirique et chaque cas, chaque occasion, chaque moment va être différent »⁷⁸. S'il y a bien une chose qui influe sur la sélection d'éléments, c'est l'expérience en elle-même.

Alors, quelle expérience ? Si cette pensée émerge de la forêt, mon « terrain » d'écriture n'est pas la forêt. Les signes que je récolte se trouvent dans ma vie de tous les jours, et j'habite cette ville au ciel orangé. La forêt, j'y ai même difficilement accès : elle s'éloigne de plus en plus des milieux urbains, grugée par notre expansion (par les feux, aussi). Même en me rendant très loin, les territoires que j'arpente ne correspondent jamais tout à fait à cet imaginaire d'une forêt profonde : pylônes électriques, routes, antennes, coupes forestières, chalets, satellites. La forêt que je décris en ces pages, je la fabule, et je ne veux plus fabuler. Fabuler reconduit un imaginaire romantique du territoire tout en niant le sol sur lequel je vis au quotidien : la ville. J'aimerais écrire sur la forêt. Je le ferai peut-être un jour. Mais pour l'instant, le nœud qu'il me faut défaire (celui-là même que la forêt m'a amenée à réfléchir) se trouve ailleurs : il importe à l'écriture de « pénétrer dans les espaces vécus et travaillés — non seulement bucoliques, forestiers ou sauvages, mais aussi urbains, périurbains, industriels, et ces immenses zones de sacrifice, ces fantômes de nature et brèches ouvertes dans la biosphère par le système productiviste⁷⁹ ». Avant de porter attention à un ailleurs lointain, je veux être à l'écoute du sol sur lequel j'habite, parce que si porter attention consiste en une forme de soin, en portant attention à mon environnement immédiat, je cherche à le soigner, ou du moins, apprendre à l'aimer.

⁷⁸ LATOUR, Bruno. *Enquête sur les modes d'existence*, op. cit., p.45

⁷⁹ BLANC, Nathalie, Clara Breteau et Bertrand Guest, *op. cit.*, p.130

J'entends une eau ruisseler au creux de la vallée. Le son éveille ma soif. Je descends la pente en m'accrochant aux troncs. Certains sont si pourris qu'ils brisent sous mon poids. Je perds l'équilibre, tombe dans la neige. J'abandonne toute résistance, et me laisse glisser jusqu'au ruisseau. Une fine pellicule de glace recouvre l'eau noire. Je la brise d'un petit coup de poing, porte l'eau glacée à ma bouche : elle coule dans mon œsophage, jusque dans mon ventre. Mes organes m'apparaissent alors très chauds.

La littérature est un catalyseur d'attention

Le réseau que je souhaite tracer en guise d'alternative au réseau satellitaire s'ancre donc au sol sur lequel je marche tous les jours, que ce soit le trottoir, une page web ou une conversation avec une amie. L'écriture que j'espère n'est peut-être pas un satellite, mais une *antenne* qui porte attention à ces choses qui, si elles glissent parfois sous notre regard, ce n'est non « parce qu'elles nous sont cachées, non parce que ce serait dissimulé, privé ou introuvable, mais parce que c'est là, précisément, sous nos yeux, mais que nous n'y faisons pas (assez) attention. »⁸⁰. Pour accorder notre attention (fragilisée, raréfiée, dispersée) sur ce qui ne fait pas beaucoup de bruit, sur ce qui est plus subtil, ce vers quoi le satellite ne dirige pas son attention : la littérature est un outil de choix. « La littérature, par l'éducation sensible qu'elle nous offre, définit une *nouvelle* forme d'attention à la vie humaine ordinaire avec la perception des détails et des différences, la sensibilité au sens et à l'importance des moments⁸¹ ». Telle une antenne, la littérature agit à titre de « catalyseur d'attention⁸² », c'est-à-dire qu'elle détient la force de déclencher l'attention sur ce qui pourrait autrement passer inaperçu, « des objets qui sont tantôt des trouvailles, des lieux communs, des agglomérats inédits, des bouts surcodés⁸³ ». En focalisant sur ces objets tel un microscope, la littérature nous donne à les voir sous un nouveau jour. Dans cette idée, la littérature est elle aussi une technologie, sauf qu'à la différence du satellite, elle nous pousse à exercer un déplacement du haut vers le bas, jusque dans l'infraordinaire⁸⁴, et par infraordinaire, il ne s'agit pas de ce qui est banal ou insignifiant. Il importe de distinguer la vie ordinaire de la *vie nue*, qui elle, réfère à une vie qui se situerait en marge de la vie politique, une vie « non qualifiée, et dont l'identité serait à préserver à tout prix⁸⁵ ». Au contraire, il importe de reconnaître que la vie ordinaire est intrinsèquement liée à la vie politique, tout comme il importe de dire que l'intime *est* politique : « [La vie ordinaire] est prise dans l'aléa des expositions sociales, qui ne cessent d'être fragilisées. L'ordre de la vie ordinaire ne peut jamais

⁸⁰ LAUGIER, Sandra. « L'éthique comme attention à ce qui compte », op. cit.

⁸¹ LAUGIER, Sandra. *Éthique, attention et vie humaine*, Paris, 2006, p. 27

⁸² Hanna, Christophe. « Attention et valorisation : esquisse d'une poétique de la remarque ». Dans CITTON, Yves (dir.), *L'économie de l'attention : Nouvel horizon du capitalisme?*, France, La Découverte, 2014, p.239-251, <https://doi.org/10.3917/dec.citto.2014.01.0239>.

⁸³ HANNA, Christophe, *Nos dispositifs poétiques*, Paris, Questions théoriques, coll. « Forbidden Beach », 2010, 288 p. LAUGIER, Sandra et Estelle Ferrarese, *Formes de vie*, Paris, Cnrs Éd., 2018, 366 p.22

⁸⁴ PEREC, Georges, *L'infra-ordinaire*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXe siècle », 1989

⁸⁵ LE BLANC, Guillaume, *Vies ordinaires, vies précaires*, Paris, Seuil, 2007, p.30

être atteint comme un ordre évident, constatable, banal. Il relève d'une trajectoire sociale qui peut être démentie par l'expérience même de la précarité⁸⁶ ». En décrivant des événements de la vie ordinaire, nous pouvons y déceler des enjeux hautement politiques : cette personne qui dort dans la rue révèle un problème d'itinérance. Cette *story* d'un influenceur qui expose ses armes à feu à un jeune garçon assis dans le métro sonne la cloche d'une montée du masculinisme. Dans l'ordinaire se logent des jeux de pouvoir et des normes sociales. Il importe de déconstruire l'imaginaire d'une « capacité créatrice surplombante qui serait attachée à la vie en tant que telle ». L'*extraordinaire* ne flotte pas au-dessus de l'ordinaire. C'est à même la vie de tous les jours que se loge une capacité d'invention et d'inventivité, et c'est précisément en faisant usage de cette créativité qu'il devient possible de s'écarter de la norme, et ainsi, transformer le quotidien.

Pour travailler à l'élaboration de mon réseau, il importe donc de m'attarder à ces espaces que nous fréquentons tous les jours (buanderie, épicerie), à ces gestes du quotidien (faire la vaisselle, se laver, flatter le chat), l'environnement qui évolue autour de nous (la transformation des nuages, les immeubles en construction), ce qui circule dans la médiasphère (les photos, les textos, les messages vocaux que nous nous envoyons), la présence des autres (ces passants qui partagent le même espace que nous, ces amitiés qui discutent jusqu'à tard dans la nuit). Ces manifestations de l'ordinaire : c'est ce qu'il me faut (d)écrire.

⁸⁶ *Ibid.*, p.31

Un pullulement d'alliances hybrides

Au-delà des manifestations strictement humaines, tout l'intérêt de créer un réseau alternatif au réseau satellitaire technique est d'y inclure d'autres formes de vies et ainsi, revaloriser les liens que nous entretenons avec elles, et ce, qu'elles me soient proches ou lointaines, qu'il s'agisse de la bactérie qui habite mon corps ou de la salamandre qui produit de la photosynthèse dans une forêt : toutes deux soutiennent ma vie. Les inclure dans mon réseau est une manière de ne pas perpétuer l'imaginaire du satellite qui flotte au-dessus de la Terre, en dehors des autres règnes du vivant, comme si je ne faisais pas partie du même monde et que je me plaçais au-dessus de lui – autonome et dépourvue des relations interespèces.

Au contraire, comme avancé ci-haut, j'aspire à écrire un réseau générant un *pouvoir de connexion à l'infini en tous sens et dans toutes les directions, traversant, mélangeant, bouleversant structures et ordres, minéral, végétal, animal, enfantin, social*. Cet entremêlement, Haraway le qualifierait de *corps étendu*⁸⁷, c'est-à-dire un « pullulement [d']alliances hybrides et incongrues [...] qui perme[t] de créer une perspective extraordinaire, fabulatrice, inventive, avec et grâce à ces autres points de vue⁸⁸ », et ce, parce que le « moi-connaissant est partiel dans toutes ses manifestations, jamais fini, ni entier, ni simplement là, ni originel ; il est toujours composé et saturé de manière imparfaite, et donc capable de s'associer avec un autre, pour voir avec lui, sans prétendre être l'autre⁸⁹ ».

Mais comment rendre compte de ce pullulement d'alliances sans prétendre être l'autre, parler à sa place ou encore l'instrumentaliser ? Pour rendre compte de la diversité du vivant, il m'apparaît approprié de tenir compte des différents *mondes propres*, c'est-à-dire l'appareil sensoriel à partir duquel une forme de vie particulière perçoit le monde : « Pour le physiologiste, chaque être vivant est un objet situé dans son monde humain. Il examine les organes des êtres vivants et leur synergie, tout comme un technicien explorerait une machine inconnue. À l'inverse, le biologiste se rend compte que chaque être vivant est

⁸⁷J'ai privilégié le terme de *corps étendu*, mais j'aurais aussi très bien pu creuser le concept de transcorporéité, de Stacy Alaimo : un concept matérialiste et posthumaniste de l'humain comme étant substantiellement et perpétuellement interconnecté avec les flux de substances et les agents des environnements.

⁸⁸ ZITOUNI, Benedikte. *op.cit.*, p.56

⁸⁹ *Ibid.*, p.57

un sujet qui vit dans un monde qui lui est propre et dont il forme le centre⁹⁰ ». En nous permettant de mieux comprendre la manière dont un poisson observe sous l'eau ou encore ce qui permet aux oiseaux de détecter le Nord magnétique, la biologie nous permet d'*imaginer* ce à quoi peut ressembler le monde à partir du *monde propre* d'une autre espèce. Je souligne *imaginer*, puisque jamais nous ne le cernerons avec exactitude, ce monde. Ici aussi, la science détient ses limites : ce n'est pas en ouvrant le corps du poisson et de l'oiseau que nous saurons tout de lui. De toute manière, est-ce là notre intention ? De tout saisir, à l'image des satellites ? Pour rendre compte de cette filiation transespèces avec un minimum de sincérité, l'écriture a la responsabilité de nous rappeler la nature du lien qui nous unit bien souvent à l'autre qu'humain : une relation mortifère. En prenant l'exemple de la SourisOnco (une souris de laboratoire sur laquelle des scientifiques ont testé des médicaments de chimiothérapie pour lutter contre le cancer du sein), Donna Haraway et ses complices écrivent qu'il importe de reconnaître que « nous luttons contre le cancer avec l'aide de cette petite bête-là ; qu'il faut le-la reconnaître, quitte à décider que le prix est trop élevé ; que nous, femmes, qui mourons encore très souvent du cancer du sein, sommes connectées à la SourisOnco, notre sœur hybride, qu'on le veuille ou non⁹¹ ».

En mettant en place un réseau qui tient compte d'alliances hybrides et interespèces (entre rapprochement et rupture), mon réseau tend à s'éloigner de l'idée de réseau en tant que *toile*, qui « en tant qu'image, évoque des formes de vie discrètes et délimitées, reliées par de fragiles vrilles de dépendance »⁹², mais plutôt comme *maillage*, qui décrit « un réseau sans limites, composé d'interrelations qui brouillent et confondent les frontières à pratiquement tous les niveaux⁹³ ». Anna L. Tsing poursuit cette idée de *réseau sans limites* en qualifiant les interrelations qui y ont cours en termes d'*assemblages* aux potentiels infinis : « La question de savoir comment les différentes espèces s'influencent mutuellement – voire pas du tout – n'est jamais résolue : certaines se contrecarrent (ou se mangent) mutuellement ; d'autres travaillent ensemble pour rendre la vie possible ; d'autres

⁹⁰ VAN UEXKÜL, Jakob, *Mondes animaux et monde humain suivi de La théorie de la signification*, Rivages, 2010, p.33

⁹¹ ZITOUNI, Benedikte. *op. cit.*, p.48

⁹² ARONS, W. (2012). "Queer Ecology/Contemporary Plays." *Theatre Journal*, vol. 64, no. 4, p. 567

⁹³ *Ibid.*, p.567

encore se retrouvent au même endroit. Les assemblages sont des regroupements ouverts et indéterminés⁹⁴ ».

Dans l'élaboration d'un réseau, c'est de cette ouverture dont j'ai envie : l'ouverture d'un corps à la fois multiple, étendu, indéfini et illimité ; un vivant que l'on ne romantise pas, mais auprès duquel on se situe, côte à côte : une co-présence.

⁹⁴ TSING L., Anna. *Le champignon de la fin du monde*, France, La découverte, 2017, p.23

Je m'étends de tout mon long dans la poudreuse. Mon cœur bat très fort. On ne dirait pas que les battements viennent de mon propre corps, mais de l'espace tout autour. Les coups s'entremêlent au son du ruisseau. Une fluidité qui trouve sa place dans le rythme.

Réemployer les données

Et que faire de la quantité faramineuse d'informations produites et véhiculées par le réseau satellitaire ? L'intention derrière l'idée de créer un réseau alternatif n'est pas de nier le monde dans lequel il s'inscrit, et les satellites font bel et bien partie de ce monde, bien que physiquement à l'écart. Une importante quantité de données récoltées par les satellites est disponible en ligne, gratuitement, permettant à différents groupes d'en faire acquisition. Une même donnée prend différentes formes selon le contexte, se multipliant ainsi en une diversité d'usages. Un satellite qui étudie une rivière, par exemple, peut servir les intérêts d'une compagnie d'embouteillage, d'un gouvernement pour l'éventuelle construction d'un barrage, d'une étude universitaire sur la biologie marine, d'un groupe d'amis-e-s qui se sert d'un système de positionnement par satellite (GPS) pour trouver l'accès à la rivière pour aller se baigner, ou encore, d'une littéraire qui s'amuse à recontextualiser cette donnée. Ceci n'est pas sans rappeler la multitude de forme que peut prendre la couleur bleue, dans *Bleuets*. Une donnée satellitaire, finalement, n'est pas si différente d'un mot : son sens change selon le contexte de son usage. En incluant ces données dans mon réseau littéraire, je les *recontextualise*, détourne l'usage premier, en fait un usage autre, et ce faisant, leur fait dire autre chose, leur insuffle une sensibilité que les textes scientifiques se gardent généralement d'employer. L'intention derrière ce réemploi n'est ni de vulgariser ni d'enjoliver une langue souvent aride et dépourvue d'affect, mais plutôt de défendre l'idée que la littérature, *par l'éducation sensible qu'elle nous offre*, contribue elle aussi à un élargissement des connaissances et à une meilleure compréhension du monde et de ses phénomènes.

Mais qu'implique se réapproprier une donnée, d'un point de vue littéraire ? Copier et coller du texte existant consiste-t-il en une forme d'écriture ? D'un point de vue pragmatiste, se réapproprier une donnée s'apparenterait à « transformer un objet tout en le laissant intouché⁹⁵ ». Cela veut dire que le simple fait de *déplacer* cette donnée (même en la laissant intacte) dans un nouveau document, une nouvelle séquence, un nouveau contexte, un nouvel usage la transforme nécessairement – puisque la voilà dorénavant liée à *autre(s) chose(s)*.

La fonction principale d'une antenne n'est-elle pas justement de relayer une information ? Si le processus d'écriture est un satellite, le texte serait quant à lui une antenne qui retransmet des données

⁹⁵ LEIBOVICI, Frank. *Des opérations d'écritures qui ne disent pas leurs noms*, Paris, Questions théoriques, 2020, p.25

en les transformant légèrement, voire, en les laissant intouchées. Si cette pratique d'écriture détient une parenté avec le *ready-made* ducharmien, cette technique ne fait pas de la personne qui écrit un-e « concepteur·[rice] manipulant uniquement des idées⁹⁶ ». L'auteur ou l'autrice qui retranscrit du texte existant n'est pas un robot qui pourrait être remplacé du jour au lendemain par une intelligence artificielle. Cette forme d'écriture n'exclut ni la poésie, ni la subjectivité, ni la singularité – au contraire : retranscrire du matériel préexistant (les *traduire*, comme dirait Latour) est une manière de « naviguer au sein de ce monde sociotechnique contemporain et pouvoir y agir, acquérir un nouvel ensemble de compétences⁹⁷ ». Réécrire un texte à caractère scientifique permet de l'intégrer à soi, le faire sien, et ainsi, le comprendre.

Comme l'écrit Catherine Z. Elgin : « Comprendre, c'est se sentir chez soi⁹⁸ ». En réaménageant des textes scientifiques comme si je réaménagerais mon appartement (en y faisant de l'ordre, en me débarrassant du superflu, en modifiant légèrement les objets génériques pour les rendre plus singuliers), des textes à caractère scientifique ne m'apparaissent plus aussi hostiles ou hermétiques – mais familiers, intimes, sensibles.

⁹⁶ *Ibid.*, p.20

⁹⁷ *Ibid.*

⁹⁸ ELGIN, Catherine. « Reorienting aesthetics, reconceiving cognition ». *Journal of Aesthetics and Art Criticism*, 58, 2000, 219-225, <http://catherineelgin.com/goodman/rc.pdf>

Un réseau aux tonalités propres

En me connectant au satellite, donc, j'expérimente le monde au-delà des limites de mon propre corps, de mes propres connaissances. Je me relie à beaucoup plus vaste, observe la Terre à une tout autre échelle. La vision macro détient ainsi ses avantages : elle me permet d'observer des écosystèmes dans leur ensemble, et ainsi, prendre conscience des phénomènes auxquels je suis liée : climat, cycle de l'eau, dynamique des vents. Cette vision macro, Édouard Glissant la qualifierait de *pensée continentale*, c'est-à-dire « une pensée qui court avec audace, qui voit le monde d'un bloc, ou d'un jet, comme une sorte de synthèse imposante, tout à fait comme nous pouvons voir défiler par des saisies aériennes les vues générales des configurations des paysages et des reliefs⁹⁹ ». La pensée continentale contraste avec la *pensée archipélique*, avec laquelle « nous connaissons les roches des rivières, les plus petites assurément, nous envisageons les trous d'ombre qu'elles ouvrent et recouvrent¹⁰⁰ ». Je souhaite que mon réseau puisse alterner entre une vision macro et micro, une pensée continentale puis archipélique, une perspective de synthèse puis spécifique, d'un point de vue désincarné puis incarné.

Cette façon de faire varier les perspectives, échelles et modes d'existences me permet de ne pas reproduire la manière dont le *god-trick* met en place *des points de vue qui se valent tous*. Pour éviter de fabriquer un réseau dans lequel « les surprises cessent d'être surprenantes parce qu'elles le deviennent toutes de la même façon¹⁰¹, il importe de *qualifier* les données afin de permettre à chaque élément de conserver sa *tonalité propre*, c'est-à-dire, de rendre compte – au moyen de l'écriture – de la spécificité de chaque échelle, la particularité avec laquelle chaque chose se manifeste. Ainsi seulement est-il possible de conserver les deux diversités : « la première qui [me] permet de rester attentive à l'extrême hétérogénéité des associations, et la deuxième qui [me] permettrait, si [je] disposai[s] du bon outil, de qualifier le type de valeur qui semble circuler dans un réseau particulier et lui donner sa tonalité propre¹⁰² ».

⁹⁹ GLISSANT, Edouard. *Philosophie de la relation*, Paris, Gallimard, 2009, p.45

¹⁰⁰ *Ibid.*

¹⁰¹ LATOUR, Bruno. *Enquête sur les modes d'existence*, op. cit., p.47

¹⁰² LATOUR, Bruno. *Enquête sur les modes d'existence*, op. cit. p.64

Le bon outil, c'est ce que Sandra Laugier nommerait la *description intelligente*, c'est-à-dire une écriture qui permet de composer un *arrière-plan*, c'est-à-dire la texture grouillante duquel se détache le détail important – celui-là même qui fait la différence entre une chose et une autre. Rappelons-nous : la couleur bleue peut prendre une infinité de variations. Il ne suffit pas seulement d'écrire le mot *bleu* pour le faire apparaître : il importe d'en préciser le contexte, et ce, en décrivant « les gestes, les manières, les habitudes, les tours de langage, les tours de pensées, les styles de visages¹⁰³ ». Qualifier une valeur consiste ainsi à décrire le contexte autour du signe, et ce, en fournissant le plus de détails possible.

Hiatus et silence

En plus de la description, ce qui permet aux différents éléments hétérogènes du réseau de conserver une tonalité propre, c'est de conserver une certaine discontinuité entre les éléments, afin qu'ils demeurent hétérogènes, justement. Cette discontinuité, Bruno Latour les nomme des *hiatus*. Les hiatus ont différentes causes : crises et saisissements, obstacles, détours, éloignements et dissemblances des formes, dispersion des cas et des actions, rupture des temps, désirs et manques, confusion des ordres, surprise de l'association, erreurs de catégories. Les hiatus se manifestent sous la forme de rupture, de saut, d'espace. Mais ces espaces ne sont pas vides : ils permettent à la personne qui lit le texte de faire des liens, de compléter par son propre imaginaire ce qui vient d'être lu, de respirer. Malgré les ruptures, cet enchaînement discontinu mène tout de même, d'élément en élément, à « un type chaque fois particulier de continuité¹⁰⁴ ». Le réseau fonctionne quand le sens circule, et ce, malgré la discontinuité.

L'écriture en réseau montre à voir non seulement les détails d'un élément, mais les *liens* entre les éléments, allant jusqu'à changer la perception que l'on en avait parce que « ces corrélations inédites effectuées entre des éléments symboliques hétérogènes *modifient la vision* que nous en avons et nous conduisent à adopter de nouvelles croyances¹⁰⁵ ». Une chose qui, a priori, n'avait pas de lien avec une autre, tout à coup, se révèle. Avant d'écrire ce texte, rien ne me liait avec le satellite, mais maintenant – oui.

¹⁰³ LAUGIER, Sandra. « L'ordinaire transatlantique », *L'Homme*, 187-188 | 2008, p.179

¹⁰⁴ LATOUR, Bruno. *Enquête sur les modes d'existence*, op. cit., p.64

¹⁰⁵ HANNA, Christophe, *Nos dispositifs poétiques*, op. cit., p.22

Catégories et airs de famille

Je détiens maintenant entre les mains des bribes qui s'attardent à la vie ordinaire, se penchent sur des formes de vie autre qu'humaine et autres données scientifiques grappillées ici et là sur internet. Ces données, je les ai traduites, c'est-à-dire que je me les suis réappropriées en les (ré)écrivain. Je les ai segmentées pour leur permettre de conserver une tonalité propre. Elles flottent maintenant sur les pages comme des atomes dans l'espace : à la fois liées et perdues. Quelle séquence privilégier ? Quel chemin donner à l'agencement ? Je pourrais y aller par catégorie : ici, rassembler les événements de la vie ordinaire. Là, les bribes qui s'intéressent aux phénomènes terrestres. Mais les contours d'une catégorie ne sont pas si catégoriques – justement. Leur délimitation se trace au moyen de différentes caractéristiques, règles et pratiques que nous leur avons nous-mêmes attribuées : « Les catégorisations résultent de décisions que nous prenons concernant la façon dont ce champ doit être organisé¹⁰⁶ ». En d'autres mots, les catégories, les domaines et les étiquettes sont des *systèmes* que nous avons créés pour nous permettre de classer les éléments du monde. Mais les caractéristiques des éléments précèdent la catégorie, et non l'inverse. Je le précise parce que les systèmes détiennent souvent le statut de référence, de *vérité*, mais il existe de multiples exceptions qui rendent difficile la catégorisation. Par exemple, un même objet détient bien souvent les caractéristiques de plusieurs systèmes – des caractéristiques qui brouillent la limite des catégories. Par exemple, nous disons d'un avocat qu'il est un fruit bien qu'il soit gras, et que la teneur en gras ne soit pas l'une des caractéristiques d'un fruit. Une baleine est un mammifère, mais ses nageoires et son aileron la rapprochent pourtant du poisson¹⁰⁷. Au-dessus de mes lèvres flotte un léger duvet, bien que je sois du sexe féminin et que la moustache soit une caractéristique du sexe masculin. S'en tenir à ces catégories (ou plutôt, chercher à catégoriser un élément dans *une seule* catégorie) risque d'essentialiser l'élément, le réduire à une case unique, alors qu'il en traverse plusieurs, à différents niveaux.

Procéder à l'agencement des bribes en tenant compte de leurs *airs de famille* permet une plus grande liberté d'association. Quand nous observons une famille, nous pouvons remarquer que « certains ont

¹⁰⁶ GOODMAN, Nelson et ELGIN, Catherine. *Reconceptions en philosophie*, France, PUF, 1994, p.11

¹⁰⁷ *Ibid.*, p.24

le même nez, d'autres les mêmes sourcils, et d'autres encore la même démarche ; et ces ressemblances se chevauchent¹⁰⁸ ». Un air de famille n'est pas catégorique, mais « diffus au travers d'une pluralité irréductible d'images et de portraits individuels », créant ainsi « un réseau de ressemblance qui est horizontal, transversal et non transitif¹⁰⁹ ». Dans *Bleuets*, quel est le petit air de famille qui relie les jambes de l'amie nouvellement paraplégique, la breloque d'un bracelet en plastique et l'océan ? La couleur bleue. L'écriture (en tant que pratique d'agencement) détient cette capacité de rapprocher des éléments qui semblaient a priori éloignés, et ce, par la manière de porter attention aux airs de famille, les déceler, les faire saillir, et, ainsi, s'en servir comme courroie vers d'autres éléments, jusqu'à la création d'un réseau au potentiel de connexions infinies.

¹⁰⁸ PLAU, Sabine. *Wittgenstein : sortir du labyrinthe*, Paris, Éditions Bélin, 2017, p.130

¹⁰⁹ *Ibid.*, p.129

Couchée sur le dos, je fais face au ciel. Il est beaucoup plus clair qu'au début de la nuit. Je ne vois ni les étoiles ni les satellites. Pourtant, le jour se lève dans plusieurs heures. La lueur blanche vient de derrière la cime des arbres. C'est la lune qui se lève. Elle est presque pleine. Je me rappelle que la lune aussi est un satellite. J'en avais presque oublié la définition initiale : un corps qui gravite autour d'un autre corps. C'est peut-être ce qu'il faut retenir.

Le problème du plus grand cercle vide

Quand un satellite est défectueux ou désuet, on le déloge de son orbite au moyen d'un rayon laser puissant qui le déséquilibre au point de le faire tomber dans l'atmosphère. Beaucoup disparaissent avant de toucher la Terre : la vitesse de leur chute crée une friction qui va jusqu'à les consumer tout entier. D'autres, trop massifs, sont dirigés vers des orbites de chute : des axes qui les font atterrir dans des cimetières spatiaux – des espaces éloignés de toute activité humaine comme des déserts ou en pleine mer, là où *la vie est pauvre*.

La plus importante décharge satellitaire se situe quelque part dans le Pacifique. On surnomme ce point *le pôle maritime d'inaccessibilité* ou bien *Nemo* qui, en latin, signifie *personne*. Même la vie sous-marine y est quasi inexistante. Il y a peu de vent, peu de courant, donc peu de nutriments et peu d'organismes. Un désert d'eau.

Pour calculer l'emplacement exact du point de *personne*, des mathématiciens ont appliqué le concept du *problème du plus grand cercle vide* qui consiste à tracer le plus grand cercle sur un plan donné, sans rencontrer d'obstacles. Dans le cas d'une surface océanique, l'obstacle serait une île ou un continent. Je me demande où se situe *le plus grand cercle vide* de mon appartement. Je me couche sur le plancher, tente de faire un 360° de mon corps étendu, mais me cogne rapidement sur quelque chose : une lampe, une table, un sofa, une chaise, un système de son, une pile de livres, un morceau de vêtement qui traîne, l'étroitesse du corridor. Je sors dehors. Pas très loin de chez moi, il y a ce parc, avec, au centre, un énorme cercle de course. L'intérieur de cet anneau est un vaste terrain gazonné. Je me rends au centre de ce terrain. Je tourne sur moi-même, les bras levés, longtemps, jusqu'à l'étourdissement. Je ne touche à rien.

Ici, il y a de l'espace. Il reste encore un peu d'espace.

BIBLIOGRAPHIE

PRAGMATISME, SÉMIOTIQUE ET EXPÉRIENCE

BARDINI, Thierry. « La numérisation de la vie : de la nécessité d'une approche biosémiotique de la convergence des codes. » *Recherches sémiotiques / Semiotic Inquiry*, volume 39, numéro 1-2, 2019, p. 269–285. <https://doi.org/10.7202/1076236ar>

DEWEY, John, *Expérience et nature*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 2008, 437 p.

_____. *L'art comme expérience*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2010, 596 p.

_____. *Le public et ses problèmes*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 2010, 336 p.

COMETTI, Jean-Pierre. « John Dewey ». Encyclopédie Universalis. En ligne.

_____. *Le philosophe et la poule de Kircher*, Paris, Les éditions de l'éclat, 1996, 176 p.

COSTE, Florent, *Explore*, Paris, Questions théoriques, coll. « Forbidden Beach », 2017, 368 p.

GASKILL, Nicholas, « Experience and signs. Towards a pragmatist literary criticism ». *New Literary History*, 2008, (39.1).

HANNA, Christophe, *Nos dispositifs poétiques*, Paris, Questions théoriques, coll. « Forbidden Beach », 2010, 288 p.

MURZILLI, Nancy, « La possibilisation du monde : littérature et expérience de pensée ». *Critique*, Tome LX, n. 682, 2004, p. 219 à 234

PLAU, Sabine. *Wittgenstein : sortir du labyrinthe*, Paris, Éditions Bélin, 2017, 285 p.

QUINTYN, Olivier, *Implémentations / Implantations : pragmatisme et théorie critique : essais sur l'art et la philosophie de l'art*, Paris, Questions théoriques, 2017, 318 p.

STEINER, Pierre, *Qu'est-ce que la pensée*, Paris, Vrin, 2017. 128 P.

WITTGENSTEIN, Ludwig, *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 2004, 367 p.

RÉSEAU ET PENSÉES DU VIVANT

ALAIMO, Stacy. (2012). « States of Suspension : Trans-corporeality at Sea », *Interdisciplinary Studies in Literature and Environment*, vol. 19, no. 3.

ARONS, Wendy. (2012). « Queer Ecology/Contemporary Plays. » *Theatre Journal*, vol. 64, no. 4, p. 565–582.

BLANC, Nathalie, Clara Breteau et Bertrand Guest, 2017, « Pas de côté dans l'écocritique francophone », *L'esprit créateur* 57.1 (123-138).

DESPRET, Vinciane. *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?*, France, La découverte, coll. « Les empêcheurs de tourner en rond », 2012, 325 p.

_____. *Habiter en oiseau*, Actes sud, coll. « Mondes sauvages, pour une nouvelle alliance », 2019, 207 p.

DORLIN, Elsa et RODRIGUEZ, Eva (dir.) *Penser avec Donna Haraway*, France, PUF, 2012, 247 p.

GEFEN, Alexandre et Sandra Laugier, *Le pouvoir des liens faibles*, Paris, CNRS Éditions, 2020, 384 p.

GLISSANT, Edouard. *Philosophie de la relation*, Paris, Gallimard, 2009, 207 p.

HANNA, Christophe, *Nos dispositifs poétiques*, Paris, Questions théoriques, coll. « Forbidden Beach », 2010, 288 p. LAUGIER, Sandra et Estelle Ferrarese, *Formes de vie*, Paris, Cnrs Éd., 2018, 366 p.

HARAWAY, Donna, *Vivre avec le trouble*, Vaulx-en-Velin, Les éditions des mondes à faire, 2020. Traduction de l'anglais (États-Unis) : Vivien García. Titre original : *Staying with the Trouble : Making Kin in the Chthulucene*, Durham et Londres, Duke University Press, 2016.

LATOURE, Bruno. *Enquête sur les modes d'existence*, France, La découverte, 2012, 489 p.

TSING L., Anna. *Le champignon de la fin du monde*, France, La découverte, 2017, 415 p.

VAN UEXKÜL, Jakob, *Mondes animaux et monde humain suivi de La théorie de la signification*, Rivages, 2010, 344 p.

OBJECTIVITÉ, VÉRITÉ, SAVOIR ET POUVOIR : ENTRE ARTS ET SCIENCES

ANDERS, Günter. *Vue de la lune*, France, Héros-Limite, coll. « Géographie(s), 2022, 219 p.

B. Daphné. « big data troubadour » [balado]. Dans *Choses sérieuses*, <https://podcasts.apple.com/ca/podcast/big-data-troubadour>

BARTHES, Roland. « Écrivains et écrivains ». In *Essais critiques*. Seuil. 1960.

CITTON, Yves, *L'avenir des Humanités. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation ?*, La Découverte, 2010, 204 p.

_____. « Introduction », « Comment penser et présenter nos savoirs ». In *L'avenir des humanités. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation*. La découverte. 2010.

DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix, *L'Anti-CeDipe. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Editions de Minuit, 1972, 496 p.

GIROUX, Dalie. *La généalogie du déracinement*. Montréal. Les presses de l'Université de Montréal, 2019, 218 p.

GOODMAN, Nelson, *Manières de faire des mondes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2006, 240 p.

GOODMAN, Nelson et ELGIN, Catherine. *Reconceptions en philosophie*, France, PUF, 1994, 200 p.

HARAWAY, Donna. « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, n° 3, p. 575–599. 1988

ROSA, Harmut. *Rendre le monde indisponible*, Paris, La Découverte, 2020, 166 p.

NAMIAN, Dahlia. *Société de provocation*, Montréal, Lux, 2023, 240 p.

SATARIANO, A, REINHARD, S, METZ, C. FRENKEL S. Khurana, M. “Elon Musk’s Unmatched Power in the Stars”. *New York Times*. 2023,
<https://www.nytimes.com/interactive/2023/07/28/business/starlink.html>

PHILOSOPHIE DE L'ORDINAIRE, ATTENTION ET IMPORTANCE

CITTON, Yves. *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Gallimard, Points, 2023, 397 p.

_____ (dir.). *L'économie de l'attention*, France, La découverte, 2014, 328 p.

LAUGIER, Sandra. « L'ordinaire transatlantique », *L'Homme*, 187-188 | 2008, p.169-199

LAUGIER, Sandra. *Éthique, attention et vie humaine*, Paris, 2006, 384 p.

_____ FERRARESE, Estelle. *Formes de vies*, France, CNRS éditions, 2018, 365 p.

LE BLANC, Guillaume, *Vies ordinaires, vies précaires*, Paris, Seuil, 2007, 300 p.

PEREC, Georges, *L'infra-ordinaire*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXe siècle », 1989, 128 p.

ZHONG MENGUAL, Estelle. *Apprendre à voir*, France, Actes sud, coll « Mondes sauvages, pour une nouvelle alliance », 2021, 255 p.

ZHONG MENGUAL, Estelle et Baptiste MORIZOT (2018). « L'illisibilité du paysage : enquête sur la crise écologique comme crise de la sensibilité », *Nouvelle revue d'esthétique*, v. 22, no. 2, p. 87-96.

CITTON, Yves. *Lire, interpréter, actualiser*, Paris, Amsterdam, 2007, 364 p.

LEIBOVICI, Frank. *Des opérations d'écritures qui ne disent pas leurs noms*, Paris, Questions théoriques, 2020, 208 p.

SHIVA, Vandana. *Monocultures de l'esprit*, France, Éditions Wildproject, 2022, 195 p.

ŒUVRES LITTÉRAIRES ET POÉTIQUES

ADNAN, Etel. *Le destin va ramener les étés sombres*, Paris, Points, 2022, 320 p.

BOYER, Anne. *Quand les agneaux s'élèvent contre les oiseaux de proie*, Montréal, Varia, 2022, 204 p.

CIXOUS, Hélène. *L'heure de Clarice Lispector*, France, Des femmes, 1989, 168 p.

DILLARD, Annie. *En vivant, en écrivant*, 1989,

DURAS, Marguerite. *Écrire*, Paris, Folio, 1993, 124 p.

LISPECTOR, Clarice. *Agua viva*, France, Édition des femmes, 2019, 199 p.

NELSON, Maggie. *Bleuets*, France, Éditions du sous-sol, 2019, 106 p.

MARTIN, Nastassja. *Croire aux fauves*, Paris, Gallimard, Folio, 2024, 152 p.

PIZARNIK, Alejandra. *Cahier jaune*. Paris, Ypsilon éditeur, 2012, 99 p.

PONGE, Francis. *Le parti pris des choses précédé de Douze petits écrits et suivi de Proèmes*, Paris, Gallimard, 1989, 224 p.

TURCOTTE, Élise. *La terre est ici*, Montréal, Éditions du Noroît, 2003, 105 p.